

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N° 184

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Suzanne DARIER, née PASCAL

le 24 Octobre 1911, à PLUVIGNER (Morbihan)

LA BALNÉATION
AU MOYEN-AGE

Président : M. TANON, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1938

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Suzanne DARIER, née PASCAL

le 24 Octobre 1914, à PLUVIGNER (Morbihan)

LA BALNÉATION
AU MOYEN-AGE

Président : M. TANON, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1938

I. — Professeurs

Anatomie	MM.
Physiologie	ROUVIERE.
Physique médicale	Léon BINET.
Chimie médicale	STROHL.
Bactériologie	OLONOVSKI.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	Robert DEBRE.
Pathologie médicale et générale	BRUMPT.
Pathologie médicale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	ABRAMI.
Anatomie pathologique	CHEVASSU.
Histologie	N...
Pharmacologie et matière médicale	CHAMPY.
Thérapeutique	TIFFENEAU.
Hygiène et médecine préventive	HARVIER.
Médecine légale	TANON.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BALTHAZARD.
	LAIGNEL-
	LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	LOEPER.
	CARNOT.
Clinique médicale	Marcel LABBE
	CLERC.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoulLE?
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNEO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique	LENORMANT.
Clinique urologique	TERRIEN.
	MARION.
Clinique d'accouchements	LEVY-SOLAL.
	COUVELAIRE.
Clinique gynécologique	JEANNIN.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	MOCQUOT.
Clinique thérapeutique médicale	OMBREDANNE
Clinique oto-rhino-laryngologique	RATHERY.
Clinique thérapeutique chirurgicale	LEMAITRE.
Clinique propédeutique	Pierre DUVAL
Clinique de la Tuberculose	VILLARET.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	BEZANÇON.
Clinique cardiologie	MATHIEU.
Assistance médico-sociale	LAUBRY.
	CROUZON.
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — Agrégés en exercice

MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgicale.
BARIETY	Pathologie médicale.
BENARD Henri	Pathologie médicale.
BERNARD Et.	Pathologie médicale.
BESANÇON (J.)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
FEY	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FUNCK-BRENTANO	Urologie.
GASTINEL	Pathologie chirurgicale.
GAILLARD	Parasitologie.
CHEVALLIER	Bactériologie.

MM.	
DE GAUDART	Pathologie chirurgicale
D'ALLAINES	Pathologie médicale.
DE GENNES	Physiologie.
GAYET	Histologie.
GIROUD	Pathologie médicale.
HAGUENAU	Oto-rhino-laryngologie
HALPHEN	Pharmacologie.
HAZARD	Anatomie pathologique
HUGUENIN	Hygiène.
JOANNON	Obstétrique.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOUL	Pathologie médicale.
LAROCHE Guy	Pathologie médicale.
LELONG	

MM.	
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY (M ^{le} J.) ..	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI ..	Neurologie et Psychiatrie.
MENEGAUX	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET ..	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT- DUTAILLIS	Pathologie chirurgicale.

MM.	
PIEDELIEVRE ..	Médecine légale
PORTES	Obstétrique.
RENARD (L.) ..	Ophthalmologie.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale.
TROISIERS	Pathologie expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY- BERT	Physiologie.
GUENIOT	Obstétrique.

MM.	
LARDENNOIS ..	Pathologie chirurgicale.
LE ROUX	Anatomie pathologique.
NEVEU- LEMAIRE	Parasitologie.
PH. LIBERT ..	Bactériologie
VAUDESCAL ...	

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.	
ALAJOUANINE. .	} Clinique médicale.
AUBERTIN	
BRULE	
CHABROL	
DONZELOT ...	
DUVOIR	
LIAN	
PASTEUR	
VALLERY- RADOT	
SEZARY	

MM.	
BASSET	} Clinique chirurgicale
BROcq	
CADENAT	
GATELLIER	
HEIZ-BOYER ..	
MOURE	
QUENU	
SCHWARTZ ...	
VELTER	} Clinique obstétricale
ECALLE	
LE LORIER ...	
METZGER	

V. — Chargés de cours

MM.	
CHAILLET-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé ...	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553032_0013

A MON PERE ET A MA MERE

A MON MARI

A MON FRERE

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris

Qui a bien voulu me suggérer l'idée de cette thèse et dont les conseils m'ont été si précieux. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

*Or est lavée, or est peignée,
Or est coëfée, or est tréciée
Et mult la tendrait à desdain
S'elle n'avait sovent le bain.*

« Le Dret de la contenance des fames. »

AVANT-PROPOS

La balnéation du Moyen Age a été soumise, dans son évolution, à de nombreux facteurs. Il nous a semblé intéressant d'en étudier brièvement l'histoire à travers les événements politiques de l'époque, la théologie, la jurisprudence, la médecine.

Après une introduction situant le sujet et un coup d'œil sur les origines de la balnéation, nous avons examiné l'influence qu'ont pu avoir sur elle, au Moyen Age, les invasions barbares, les tendances religieuses, les épidémies. Suivent la description des bains privés, des étuves publiques et un petit tableau de la vie des stations thermales; enfin l'opinion des médecins du Moyen Age sur la balnéation et quelques exemples de l'usage qu'ils en ont fait en thérapeutique.

INTRODUCTION

Puisque les historiens, eux-mêmes, ne sont pas d'accord pour fixer les limites de cette longue période qu'on appelle Moyen Age, nous ne prétendrons pas non plus le faire.

Selon les uns, le Moyen Age commencerait à la chute de l'Empire Occidental, au iv^e siècle, et sa fin serait marquée par la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. D'autres étendent cette période de l'année des Serments de Strasbourg (842) à l'avènement de François I^{er} (1515). Ainsi donc, n'étant nullement qualifiée pour trancher ce différend, nous adopterons une notion courante assignant au Moyen Age une durée voisine d'un millier d'années, allant de la suppression de la dignité impériale en Italie au début de la Renaissance.

Il est bien évident qu'en mille ans les mœurs, les coutumes, les usages se sont transformés petit à petit et que l'homme du xv^e siècle ne vivait pas comme celui du v^e. Le Moyen Age n'est donc pas une période homogène comme l'histoire semble vouloir nous l'apprendre. Les transformations du *modus vivendi*, sans s'effectuer à pas de géant comme à notre époque, furent néanmoins considérables. Le sujet qui

nous intéresse, l'hygiène en général et, en particulier la balnéation, en est une preuve manifeste. Le Moyen Age, à son début, a les goûts de la propreté corporelle quasi-légendaire des Romains; mais, peu à peu, sans toutefois que l'évolution de la balnéation ait suivi une courbe régulièrement descendante, on s'achemine vers la non moins légendaire « crasse du Grand Siècle ».

On aime à dire que le Moyen Age est une période de transition. Oui, sans doute; mais chaque jour n'est-il pas une transition entre celui qui le précède et celui qui le suit? Cette expression de « Moyen Age » est plutôt la dénomination commode, à l'usage des précis d'histoire élémentaire, d'une période moins connue que d'autres.

En fait, que d'influences différentes ont soufflé tour à tour sur nos lointains ancêtres. « C'est ainsi que les premières années du Moyen Age connurent encore les thermes antiques dont la fréquentation constituait une des occupations favorites des contemporains des Césars » [55]. On se demanderait vraiment pourquoi le citoyen romain, voyant naître l'aurore d'un nouveau siècle, aurait abandonné subitement ses habitudes. Non, les transformations s'opèrent avec lenteur, et c'est seulement quand une influence nouvelle et suffisamment prolongée se manifeste, quand une nécessité surgit ou qu'un bouleversement se produit que nous changeons nos habitudes, nous, comme ceux qui nous ont précédés. Les invasions barbares, les influences religieuses, les croisades, les

épidémies, etc..., marquèrent de tendances différentes et souvent opposées les mœurs du Moyen Age. Et ici il est temps de dire que la balnéation, entre autres usages, fut sujette à des variations motivées par les raisons que nous venons d'énumérer et par d'autres dont nous parlerons au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera. Car, on s'est baigné au Moyen Age, on s'est même beaucoup baigné. De multiples témoignages nous en sont fournis tant par les écrits que par les gravures et les miniatures qui sont parvenus jusqu'à nous. Il est donc étonnant qu'un grand historien, comme Michelet, ait pu écrire, faisant allusion au Moyen Age, cette phrase qui fit florès: « Nul bain en mille ans ». Nous nous permettrons de ne pas partager cette opinion, mais d'en prendre la contre-partie, puisque nous voulons parler d'une chose dont il nie l'existence. M. le Professeur Tanon a plusieurs fois insisté sur la fausseté de cette idée, dans une très intéressante série de conférences radio-diffusées.

Associions-nous donc à cette juste mise au point de Viollet-le-Duc: « On se fait généralement, sur les notions de propreté admises au Moyen Age, des idées passablement fausses. De ce que, pendant le xvi^e et le xvii^e siècle, ces soins étaient assez restreints, on en conclut qu'avant cette époque et en remontant le cours des siècles, la négligence, à cet égard, devait être de plus en plus grande. Cette appréciation n'est pas justifiée par l'étude des documents. »

CHAPITRE PREMIER

La balnéation à l'origine

Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire des peuples, on trouve des traces de l'usage des bains. L'étude des civilisations indienne et égyptienne, les plus anciennes connues de nous, en fait foi.

C'était habituellement sous forme de prescriptions religieuses, de purifications qu'étaient imposées ces coutumes purement hygiéniques dans le cadre naturel des mers, fleuves, lacs. Homère raconte comment les chefs couverts de sueur et de sang se plongeaient dans les flots avant d'aller prendre leur repas [72]. Mais il nous les montre aussi se baignant dans des cuves d'airain, les femmes versant sur eux l'eau tiède et les huiles parfumées.

La connaissance des étuves fut plus tardive, ne datant probablement que des relations de la Grèce avec l'Orient. En tout cas, l'usage en était déjà connu au v^e siècle avant Jésus-Christ, comme en témoigne ce passage d'Hérodote: « Les Scythes prennent de la graine de chanvre et, s'étant glissés sous des tentes de laine foulée, ils mettent de cette graine sur des pierres rougies au feu. Lorsqu'elles commencent

à brûler, elles répandent une si grande vapeur qu'*il n'est pas en Grèce d'étuve qui ait plus de force*. Les Scythes, étourdis par cette vapeur, jettent des cris confus. Elle leur tient lieu de bain, car jamais ils ne se baignent » [72].

L'usage des bains s'amplifia peu à peu en Grèce. Réservés d'abord à des pratiques de purification avant l'entrée au temple, les bains publics furent, plus tard, réunis aux gymnases et, à l'exemple d'Hercule, on put s'y adonner à des soins de propreté après les exercices physiques.

Et les Romains apprirent des Grecs ce que les Grecs avaient appris de ceux qui les avaient précédés. Nous ne reviendrons pas sur une description détaillée des thermes romains. Nous n'insisterons pas sur les gigantesques et nombreux monuments construits par les empereurs pour offrir à leur peuple des bains devenus, pour eux, aux derniers temps de l'Empire Occidental, aussi nécessaires que le pain et les jeux (signe de décadence dirait M. Paul Morand) [53]. Mais il importe de signaler que ce que les Romains faisaient chez eux ils le faisaient aussi en pays conquis. Urbanistes, grands bâtisseurs, spécialistes de la question des eaux, ils jalonnaient leurs conquêtes de monuments splendides dont il subsiste encore de grandioses témoignages. Dérivations d'eaux, aqueducs, thermes, ils ne reculaient devant aucun effort pour élever des constructions capables de rivaliser avec celles de la métropole. Ils exploitaient les sources thermales et médicinales qu'ils découvraient et

créaient de nombreuses villes d'eaux dans les pays soumis à leurs lois. « La rudesse des vieux Celtes s'adoucit au contact de la civilisation romaine et, moins d'un siècle après la conquête romaine, la fusion était à peu près complète » (Michelet). A l'époque gallo-romaine, chaque centre avait ses thermes, chaque maison convenable ses bains. Les stations thermales connaissaient la vogue.

Ce fut alors qu'au début du III^e siècle commencèrent les invasions barbares. Avec l'effondrement de l'Empire romain prit fin, en Occident, cette période de haute civilisation où « les bains avaient acquis une si grande importance » [75].

Signalons en passant que, lorsque le pivot de l'Empire romain fut devenu Constantinople, les empereurs y maintinrent les méthodes de leurs ancêtres, et c'est d'Orient que les Croisés devaient rapporter le goût des bains luxueux et l'usage des étuves. Cependant l'influence romaine avait si profondément marqué les Gaules que les bandes barbares eurent beau sillonner le pays en tous sens, quatre siècles durant, quand un calme relatif fut enfin revenu, les sociétés nouvelles n'avaient pas tout oublié des traditions romaines et elles s'efforcèrent d'en conserver le plus possible, les adaptant seulement par nécessité aux circonstances du moment.

CHAPITRE II

Les invasions barbares

Du III^e au VI^e siècle, les hordes barbares déferlent sur l'Occident. Les Alamans, les Vandales, les Suèves, les Goths, les Huns, puis les Saxons et les Lombards parcourent les Gaules, « l'épée et la torche à la main ». Ces luttes sanglantes n'étaient pas de nature à favoriser les institutions consacrées à l'hygiène. « Il est facile de juger du mal qu'ils ont fait, écrit Fustel de Coulanges. Les contemporains nous disent assez ce qu'il y eut de villes détruites, de provinces ravagées, d'existences humaines brisées ». Ils détruisaient sur leur passage thermes, aqueducs, etc... La plupart des villes thermales, « cités de luxe et d'élégance », dépourvues de moyens de défense, ne pouvaient opposer une résistance sérieuse aux envahisseurs.

Les historiographes signalent cependant que Dax et Aix-en-Provence possédaient une enceinte fortifiée les mettant plus ou moins imparfaitement à l'abri des attaques brusquées [64]. Sans vouloir diminuer ici l'ampleur des désastres causés par les Barbares il est juste de ne pas leur faire porter une trop

lourde responsabilité. Tout d'abord, ce n'est pas aux seuls Barbares qu'il faut attribuer la destruction des thermes édifiés par les Romains et, ensuite, il est absolument faux qu'ils aient toujours pratiqué la dévastation brutale et systématique de tous les établissements de bains et de toutes les villes d'eaux. Nous examinerons, dans un chapitre ultérieur, par suite de quelles circonstances les stations thermales de la Gaule disparurent presque complètement pendant quelques siècles; mais nous pouvons déjà dire que d'autres causes que les invasions barbares (qui, certes, ne furent pas des moindres) jouèrent un rôle dans cet anéantissement. Citons seulement des phénomènes naturels et des causes d'ordre spirituel dont l'importance ne saurait être méconnue ni amoindrie. Nous y reviendrons [64].

En ce qui concerne la prétendue destruction systématique des établissements thermaux par les Barbares, certains documents semblent infirmer cette assertion. Indépendamment de certaines stations qui, « grâce à leur situation à l'écart des routes suivies par les envahisseurs ou à leur position dans des vallées peu accessibles » et qui, de ce fait, furent respectées, on en cite dont la démolition fut suivie de reconstruction, bien que le fait soit rare. De plus, en bien des endroits les Barbares, loin de détruire les thermes, en empruntèrent l'usage aux pays qu'ils avaient envahis. Les Vandales se baignèrent dans des édifices richement ornés. On cite un prisonnier romain qui, à la demande du chef, installa des bains

chez les Huns, et le quartier général d'Attila, dans la vallée de la Teiss (vers 450), comprenait une salle de bains en pierre [75]. Alaric, roi des Wisigoths, s'adonne aux plaisirs de la balnéation dans la ville d'Athènes. On raconte que les Wisigoths, ayant demandé secours à Dagobert, lui offrirent, en rémunération, un riche bassin à laver en or. Le roi des Wisigoths, Théodoric, aimait à se baigner dans l'Adige, qui coulait au pied de son palais de Vérone [55]. Il s'intéressait aux sources et aux établissements thermaux, ainsi que l'atteste sa correspondance et celle de Cassiodore, son secrétaire. Il parle, dans une de ses lettres, des bains sulfureux de la source Aponon, près de Padoue: « L'eau de cette source peut, une fois recueillie dans des piscines, non pas tant causer un plaisir délicieux, que procurer un agréable traitement, à savoir des soins sans tourments, des remèdes sans frissons, une guérison sans frais, des bains efficaces contre les diverses douleurs ». Cassiodore, ayant, dit-on, sous les yeux, le poème qu'un siècle plus tôt Claudien avait consacré aux sources chaudes et sulfureuses d'Albano (près de Padoue), écrivait à son architecte pour lui ordonner la remise en état de ces bains [64]. Ne nous apprend-il pas aussi qu'un soldat de Théodoric, Vinivad, fut autorisé à aller soigner sa goutte aux eaux de Bormio, en Lombardie? Et ce général d'Athalaric, qui se rendit pour soigner sa santé altérée à Baïes! [64]. Cette station avait conservé sa réputation, non pas, comme le murmure Sénèque, de « retraite

du vice », mais de grande guérisseuse. Nous avons encore le témoignage de Sidoine Apollinaire (v^e siècle) qui, faisant allusion à la station d'Aix, demande à son ami Aper « s'il s'est rendu aux eaux salutaires aux malades souffrant de la poitrine et du foie ».

Il n'est donc pas douteux que, même pendant la période des invasions barbares, l'usage des bains s'est maintenu et que les sources médicinales n'ont jamais été complètement délaissées.

CHAPITRE III

L'église et les bains

Les fondateurs de religions ont tous été des hygiénistes. On retrouve, chez les Indiens aussi bien que chez les Chinois ou les Japonais, la pratique du bain purificateur. Moïse, comme Mahomet ou Zoroastre, ont imposé les ablutions à leurs adeptes.

Certains historiens ont déclaré que les prêtres chrétiens, par leurs préceptes, furent les grands responsables du déclin de la balnéation après la période romaine. Sans doute, mais il convient d'apporter quelques atténuations à ce jugement. Sans parler du baptême administré au début sous forme d'un bain dans le fleuve ou la rivière, on trouve, dans l'histoire du catholicisme romain, suffisamment d'ordonnances liturgiques recommandant le bain aux prêtres et aux fidèles pour qu'il soit permis de dire que jamais cette religion nouvelle n'a combattu systématiquement la pratique hygiénique de la balnéation [55]. Ce qu'il faut dire c'est que l'Eglise eut à sévir contre les abus et les obscénités facilités par l'usage immodéré des bains. Pris par souci d'hygiène, elle les autorisait, les facilitait même, mais les régle-

mentait, et ce qu'elle voulait interdire c'était les coutumes dépravantes des Romains. On sait quels effroyables désordres régnaient dans les mœurs sous les empereurs, pendant les premiers siècles de notre ère (Juvénal, Sat. VI, vers 422). Les établissements thermaux étaient devenus les repaires du vice où les débauchés, dans une promiscuité honteuse, se livraient à toute sorte d'excès. Marc-Aurèle, ainsi qu'Alexandre Sévère, durent procéder à la fermeture de certains d'entre eux. Est-il donc étonnant, dans ces conditions, qu'après la translation de l'Empire en Orient, alors que de grands pouvoirs eurent été laissés par Constantin aux évêques de Rome, ceux-ci en aient profité pour abolir thermes et gymnases? [72].

Quand se forme un mouvement politique, un mouvement religieux, le début en est souvent marqué par des excès. Dans l'ardeur d'une foi nouvelle, les néophytes sont souvent entraînés à des manifestations violentes: ainsi les chrétiens, au iv^e siècle. Il est bien certain qu'ils concoururent à la destruction d'un certain nombre de stations thermales, de thermes et d'aqueducs dont ils utilisaient les matériaux pour construire leurs églises. La vie de dissipation qu'on menait aux villes d'eaux, le culte qu'on y rendait aux divinités du paganisme ne manquèrent pas d'attirer sur elles les représailles des partisans enflammés d'une foi nouvelle [64]. Si les panégyristes de Saint Martin l'on montré préconisant la douceur à ses catéchumènes, il n'en reste pas moins que son passage

dans certaines villes d'eaux semble pouvoir être fréquemment déterminé par le caractère spécial de leur destruction. « La présence, près des lieux ravagés, de sanctuaires dédiés à Saint Martin, certains caractères particuliers dans les destructions, la mutilation systématique des statues, leur précipitation dans les puits, le martèlement voulu des inscriptions peuvent être retenus comme les indices d'une dévastation ayant un but déterminé et visant plus spécialement le côté religieux des établissements auxquels elle s'applique. » [9]. C'est ainsi qu'en certaines stations telles que Saint-Honoré, Bourbon-Lancy « la présence d'objets précieux retrouvés dans les décombres détourne l'idée d'un pillage, tandis que la mutilation des statues à peu près toutes décapitées révèle le désir bien net d'anéantir les images extérieures d'un culte odieux » [9]. On a voulu trouver dans cette destruction de thermes et villes d'eaux par les chrétiens la condamnation systématique du bain. Ne serait-ce pas là plutôt le fait d'un petit nombre porté à exagérer le principe de mortification et d'humiliation du corps ne voyant dans la balnéation que plaisir impur et concupiscence. Certains ascètes et les anachorètes d'Orient considéraient même la recherche voulue de la malpropreté comme œuvre méritoire: Saint Jérôme cite comme modèle Saint Hilarion qui conserva toute sa vie le même cilice. Saint Antoine ne se lavait que quand il traversait un ruisseau. Saint Evagrins dit que, pendant son séjour dans le désert, il ne prit jamais de bains. Au iv^e siècle Saint

Pacôme, solitaire de la Thébaïde, interdit aux cénobites de se baigner, de se laver et de s'indre, sauf en cas de maladie et après en avoir reçu l'ordre du Supérieur. Saint Athanase, Patriarche d'Alexandrie, prescrit aux vierges qui ont pris Jésus-Christ pour époux de ne se laver que les mains, les pieds et la figure et de ne prendre de bain qui oblige à se dévêtir qu'en cas d'extrême nécessité. L'Archevêque de Cologne, Bruno (965) ne se baignait que rarement, bien qu'il eût été habitué, dès le berceau, en raison de sa haute naissance, à des bains fréquents. Réginhard, évêque de Liège (1031) ne prit jamais de bain, et Nithard, évêque de la même ville (1048) n'en prit que pendant la maladie qui l'emporta. Adalbert, archevêque de Brême, au ^x^e siècle, « laissa, dit son historiographe, de nombreuses preuves de sa mortification : il n'usa jamais de bain ».

Mais ces ascètes ne furent qu'une minorité et les pasteurs chrétiens ne défendirent jamais formellement l'usage des bains. Ils donnèrent seulement des conseils, encourageant le bain pris par hygiène, flétrissant l'usage qu'on en pouvait faire par concupiscence. Comment admettre d'ailleurs que le bain pût être frappé d'interdit, alors qu'il fut, jusqu'au ^{ix}^e siècle, le seul instrument du premier sacrement de l'Eglise, le baptême? Ce mot ne signifie-t-il pas, du reste, immersion?

La nudité était de rigueur, aussi bien pour les hommes et les femmes que pour les enfants. On cite un prêtre, du ^{vii}^e siècle, qui demanda la permission de

ne plus baptiser, car il éprouvait des tentations dangereuses quand il administrait l'onction à certaines femmes [43]. Dans toutes les sculptures, vitraux, miniatures représentant le baptême de Clovis, le roi est nu, sauf une couronne, et à demi-plongé dans une cuve d'eau. Une coutume antique prescrivait même de faire prendre un bain de purification aux catéchumènes peu de temps avant leur baptême, mais, pendant toute la semaine suivante, ils devaient s'abstenir de se baigner afin de ne pas effacer le chrême dont ils avaient été oints. En Irlande, vers le ^{xii}^e siècle, le nouveau-né qu'on voulait baptiser était plongé trois fois dans de l'eau ou du lait.

D'autre part, le Moyen Age avait établi la coutume de prendre des bains de purification avant l'eucharistie et la veille des grandes fêtes. Dans la Vie de Saint Mélainc, évêque de Rennes au ^{vi}^e siècle on peut lire cette phrase : « C'est la coutume des chrétiens de se baigner le samedi par honneur pour le dimanche et de changer de vêtements pour entrer dans la demeure terrestre du roi du ciel, c'est-à-dire l'église, le corps et l'âme aussi purs l'un que l'autre ». Cet usage persista longtemps et les moines devaient prendre des bains la veille de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Un rite particulier aux religieux qui suivaient les traditions celtiques consistait à prendre des bains glacés au cœur de l'hiver et surtout pendant la nuit. Saint Gilda, ascète breton du ^{vi}^e siècle avait l'habitude de se plonger au milieu de la nuit dans l'eau des fleuves et il y restait le temps de réciter trois fois

l'oraison dominicale. L'usage de ces immersions rituelles paraît s'être conservé assez longtemps en Irlande, en particulier chez les « Pèlerins du Purgatoire de Saint Patrice » ainsi qu'en témoigne, au ^{xvii}^e siècle l'évêque Henry Jones.

Ces immersions, de caractère essentiellement religieux, n'étaient pas les seules admises par l'église qui, loin de se montrer hostile aux pratiques hygiéniques, en encourageait et en codifiait l'usage.

Clément d'Alexandrie, pape de 91 à 100, a donné, dans son « Pédagogue » la règle des bains chrétiens. Selon lui, les bains de propreté doivent être les seuls permis. Grégoire le Grand, pape en 590, dans une lettre adressée aux habitants de Rome, les blâme de ne pas se baigner : « ... de mauvais prédicateurs vous ont dit qu'on ne devait pas se baigner le dimanche... Si on prend le bain parce que le corps en a besoin, nous ne le défendons pas, même le dimanche, car il est écrit : Personne ne hait sa propre chair, mais chacun la nourrit et la soigne, mais aussi : ne soignez pas votre corps par esprit de concupiscence » [55].

Au milieu du ^{vii}^e siècle, Saint Agnellus de Naples rendit une ordonnance obligeant tous les prêtres à se baigner. Le Pape Adrien I^{er} (772-795) avait ordonné au clergé d'aller processionnellement se baigner, le jeudi de chaque semaine, en chantant des psaumes [36].

Dans certains ordres religieux, il y eut une sévère réglementation des bains. Saint Augustin, dans sa lettre aux religieuses connue sous le nom de « Règle de

Saint Augustin » indique qu'un bain par mois lui paraît suffisant, sauf en cas de maladie. « Dans ce cas, on le fera sans murmurer et d'après l'avis des médecins. Si la malade s'y oppose, elle sera, dans l'intérêt de sa santé et sur l'ordre de la Supérieure, obligée de se conformer à ce qui a été prescrit. Si, au contraire, elle le demande sans nécessité, on ne se rendra pas à son désir ». Les religieuses devront aller au bain, trois par trois, désignées et non d'après leur choix. Ces dispositions furent adoptées postérieurement par Saint Césaire, archevêque d'Arles en 507 et par d'autres fondateurs d'ordres religieux au Moyen Age.

Saint Benoît, réformateur de la discipline monastique, jugeant qu'en définitive les bains procurent une sensation de plaisir, décide que les religieux bien portants n'en feront un usage régulier et fréquent qu'à partir de l'âge mûr tandis que les malades pourront le faire en tout temps [75] (Migne, Pathologia).

En l'an 803, le Concile d'Aix-la-Chapelle, s'inspirant des principes de Saint Grégoire le Grand, « avait décidé que les religieux, dont la santé le réclamait, pourraient se baigner au commencement du Carême, qu'il serait fait ample provision de baignoires où les membres de la communauté se laveraient, chacun en particulier, se rendant néanmoins les uns aux autres les services nécessaires » [55]. Peu de temps après, en 817, une assemblée des principaux abbés de France, tenue dans le palais de Louis le Débonnaire, décida que l'usage des bains dans les couvents serait réglé par les prieurs de chacun d'eux [55]. Voici, d'après un

règlement édicté à cette époque, la façon dont les moines devaient prendre leurs bains : Un ancien moine veillait à la préparation des bains ; il réunissait ensuite les serviteurs nécessaires pour assister les frères qu'on prévenait au moment où le bain était prêt, « ce moment devant toujours être fixé entre prime et complie ». S'étant fait d'abord raser, chaque moine se retirait dans une petite cellule fermée d'un rideau et se plongeait en silence dans la cuve remplie d'eau [55].

Jusqu'au xvi^e siècle la plupart des monastères et des couvents, comme de nombreux textes l'indiquent, possédaient des installations de bains et des étuves à l'usage des clercs. Les pauvres gens y étaient admis gratuitement et Saint Benoit lui-même, reprenant l'antique tradition d'hospitalité chrétienne, faisait obligation aux abbés et aux moines de laver les pieds des pèlerins et des pauvres voyageurs. D'après Sprengel, presque tous les couvents allemands avaient une salle où l'on faisait baigner et ventouser les indigents [70]. La fondatrice de l'Abbaye de Sainte Croix, à Poitiers, Sainte Radegonde, épouse de Clotaire VI, y préparait elle-même des bains chauds pour les pauvres femmes et leur faisait ensuite distribuer quelque nourriture.

Un document très intéressant, le plan du Couvent de Saint-Gall, monastère suisse célèbre au Moyen Age nous fait connaître la disposition des bains adoptée alors dans les couvents d'hommes. On y voit des étuves composées de deux pièces reliées aux cellules

par une galerie. Plus tard, en France, à l'Abbaye de Cluny, l'établissement de bains consistait en une suite de douze cellules contenant chacune une baignoire en bois.

Notons, néanmoins, que, dans certains établissements religieux du Midi, l'usage des bains était si peu répandu qu'on n'y recourait qu'exceptionnellement et à titre de remède.

La balnéation était si bien admise et reconnue par l'Eglise que le fait d'en interdire l'usage à certains pécheurs constituait une sanction sévère : Félix de Halstafe qui tua sa femme, la soupçonnant d'adultère, fut jugé en 787 par Paulin, patriarche d'Aquilée qui lui ordonna, entre autres pénitences, de ne jamais se baigner « *in balneo unquam lavare* ».

Le fait assez singulier qu'en maints endroits le privilège d'exploitation des stations thermales fut, au Moyen Age confié à des religieux ou à des religieuses, n'est-il pas une nouvelle preuve de l'intérêt (moral... ou matériel) que le clergé portait à la balnéation ?

Nombre de couvents étaient construits à proximité des sources thermales. Dagobert I^{er} abandonna, en 676, au couvent de Weissenfels les bains édifiés par les Romains (Zappert). Les dames du Chapitre de Remiremont possédaient le Bain de la Reine, à Plombières, où les Capucins exploitaient aussi un établissement. Cet ordre était en outre possesseur des bains de Bade, d'Aix-la-Chapelle, de Forges, de Spa. Les Célestins étaient installés à Vichy, les Cordeliers à Alix-Sainte-Reine. Dès le x^e siècle le Comte Raymond de

Bigorre concédait toute la vallée de Cauterets aux Bénédictins de l'Abbaye de Saint Savin, à seule charge pour eux de veiller à la conservation des bains et des cabanes adjacentes destinées aux baigneurs [64]. Il est vrai qu'en vertu d'une ancienne coutume des villes d'eaux, et de Plombières en particulier, les moines étaient les héritiers du baigneur qui avait l'imprudence de mourir pendant sa cure.

Donc, jusqu'ici la balnéation semble avoir été sous le patronage officiel de l'Eglise. Si, à partir du ^{xiii}^e siècle elle modifie son attitude, il faut en voir la raison dans le relâchement des mœurs qui caractérise la seconde moitié du Moyen Age. La fréquentation des bains publics et des étuves qui prirent à cette époque un grand développement ne pouvait qu'encourager et faciliter les tendances licencieuses qui se manifestaient aussi bien chez les clercs que chez les laïcs. A cette époque, le désordre du clergé était monnaie courante et si, dans un public peu rigoriste, nul ne songeait à s'offusquer des « escapades des gens d'Eglise », les autorités religieuses s'émurent de voir les ecclésiastiques hanter « certains établissements de bains qui ne se distinguaient qu'à peine des maisons publiques ». Au ^{xiii}^e siècle, en Avignon et autres villes, interdiction fut faite aux moines, ainsi qu'aux hommes mariés, aux veuves et aux jeunes filles de fréquenter ces lieux. Cette interdiction fut renouvelée à Avignon, en 1448, bien que les mœurs, dit-on, y fussent devenues plus réservées depuis que les papes avaient quitté cette ville (Dupouy). Aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, les éta-

blissements de bains étant devenus de véritables antres de débauche, il ne faut plus s'étonner des continuelles récriminations du clergé qui s'élève contre la fréquentation trop assidue de ces lieux. « Les sermonnaires de l'époque se distinguent par leurs invectives, leur verve railleuse et caustique, leur verdeur de langage, stigmatisant les travers des contemporains. Les maisons de jeux, tavernes, mais surtout les étuves allumèrent leur indignation. Les maisons de bains étaient des antres de débauche, des lieux de prostitution. Sur trente femmes qui vont se baigner, il n'en est pas une qui puisse se dire chaste... Ce n'est pas une des moindres raisons du discrédit dans lequel tombèrent ces établissements que le spectacle scandaleux qu'ils offraient et qui devaient, à la longue, imposer leur fermeture » [64].

De tout ce que nous avons vu, on peut conclure que l'Eglise chrétienne du Moyen Age, loin d'avoir systématiquement ostracisé la balnéation n'a été amenée à la combattre que lorsqu'elle est devenue prétexte à immoralité et débauche.

CHAPITRE IV

La balnéation et les épidémies

Il est intéressant de remarquer que, parmi les causes qui ont fait osciller la courbe balnéatoire au Moyen Age, l'une, et non des moindres, est la recherche d'un moyen de protection contre les diverses endémies et épidémies qui sévirent au cours de ces siècles. Il semble bien que la survivance de la vie thermale et le retour à l'emploi des eaux chaudes, quelque peu délaissé après la période romaine, soient, en grande partie, dus à la nécessité de combattre le grand fléau de la lèpre qui a désolé la seconde moitié du Moyen Age.

Quant aux raisons de la propagation énorme de cette maladie, rejetons tout de suite l'opinion de ceux qui incriminent l'état de malpropreté des gens à qui l'Eglise aurait interdit les bains. Nous avons vu ce qu'il convient de retenir d'une telle affirmation. Un peu paradoxale, peut-être, semblera cette seconde hypothèse : ce serait, au contraire, l'usage trop fréquent des bains qui aurait concouru à la dissémination de la lèpre au Moyen Age. Mettons aussi en cause le port souvent à même la peau, de vêtements de lai-

ne conservant mieux les germes, mais surtout l'ignorance de moyens de lutte vraiment efficaces contre cette maladie. Toujours est-il qu'aux siècles où sévit la lèpre, la pratique de la balnéation se développa considérablement, un grand nombre d'étuves publiques s'ouvrirent et les villes d'eaux connurent à nouveau une affluence qu'elles avaient quelque peu oubliée.

Malheureusement, si la frayeur de la contamination incitait les gens à des ablutions fréquentes pour maintenir leur corps en état de grande propreté, ce qui était bien, ils s'y prenaient de telle façon que, loin de se protéger, ils allaient inconsciemment vers ce qu'ils désiraient le plus au monde éviter.

En effet, on prenait les bains dans de grossières cuves de bois fabriquées souvent par les lépreux eux-mêmes qui étaient presque tous tonneliers ou cordiers. Plus tard, craignant de se contaminer en usant de ces baignoires, et les bains de vapeur passant au contraire pour protéger des maladies contagieuses, on se mit à fréquenter avec ardeur étuves et bains publics (Kriegk). Mais là « tout se faisait sans ordre, sans méthode ; il y existait un mélange dangereux de gens sains et de gens contagieux ». Les ladres eux-mêmes allaient aux étuves.

Restaient les villes d'eaux : la plupart des léproseries étaient établies au voisinage des stations thermales. Les noms caractéristiques donnés à certaines sources sont significatifs à cet égard. Aix : Bassin des Ladres ; Moind : Fontaine des Ladres ; Plombières :

Bassin des Ladres ; Neyrac : Piscine des Lépreux. etc... [9]. A Neyrac, existait une « léproserie fortifiée dont on voit encore les restes avec tout à côté, contre un rocher, le banc de bois où les lépreux, sortant du bain, allaient se sécher au soleil ». D'où promiscuité très dangereuse, si l'on admet la contagiosité de la lèpre. Quoi qu'il en soit, la crainte de la lèpre avait été un puissant stimulant à la pratique de la balnéation. Cette maladie s'étant éteinte peu à peu, la nécessité où l'on se croyait de prendre des bains pour s'en préserver disparut [75], d'où, à partir de la fin du xiv^e siècle une des causes de désaffectation des établissements de bains, des étuves, des stations thermales.

De plus, le Moyen Age connaissait alors une autre calamité : la peste « puisqu'il faut l'appeler par son nom ». Ce fléau influa, en sens inverse, mais avec non moins de poids que la lèpre, sur l'évolution de la balnéation au Moyen Age. Les pouvoirs publics s'émurent des ravages causés par les successives épidémies de peste et cherchèrent à prendre des mesures prophylactiques pour enrayer ce nouveau mal.

Un médecin, Jacques Despars, vers 1450, avait alerté l'opinion contre les dangers de la fréquentation des étuves publiques en temps d'épidémie ; mais, ce fut une levée de boucliers de la part des étuvistes et, devant leurs menaces de mort, Jacques Despars s'en fut à Tournay, sa ville natale, où il mourut sans avoir fait prévaloir ses vues [72]. Lors d'une autre grave épidémie, en 1510, le prévôt de Paris édicta une or-

donnance « faisant défense à tous les habitants d'aller aux estuves et à tous les estuvises de chauffer leurs estuves qu'après la fête de Noël, lors prochain, à peine d'amende arbitraire » (d'après Delamare) [22]. Disons, à titre indicatif, que, plus tard, en 1533 et 1561, d'autres épidémies de peste ayant éclaté, le Parlement réitéra ces défenses « à peine, contre les estuvises, de punitions corporelles ». De même, à Francfort, où, en 1597, les étuves furent fermées pour la même raison.

Enfin, la syphilis avait fait son apparition en Allemagne ; les bains étaient inefficaces contre cette affection et on craignait même de se contaminer dans les établissements de bains publics. A Brünn, des baigneurs en grand nombre en furent atteints en s'y faisant ventouser. On prit des arrêtés : les tenanciers ne devaient pas recevoir de personnes impures et notamment celles atteintes de la « Maladie Française »

CHAPITRE V

Les bains privés

La chute de l'Empire romain et les invasions barbares avaient amené en Europe un morcellement de la souveraineté et un développement de la liberté individuelle qui ne pouvaient qu'entraver, non seulement l'exécution de grands travaux publics, mais encore la conservation et l'exploitation de ceux qui subsistaient. Dès lors, l'utilisation des thermes immenses bâtis par les Romains devenait impossible [55]. Il faut attendre le xii^e siècle pour voir les bains publics reprendre leur essor ; dans l'intervalle, ce fut surtout à domicile qu'on dut satisfaire ce goût de la balnéation resté très vif, ainsi que nous l'avons dit et comme en témoigne ce dicton du Moyen Age :

Venari, ludere, lavari, bibere,

Hoc est vivere.

Nul ne voulait ressembler à ce héros d'une chanson de geste du xii^e siècle « qui d'un an ne fut baigné », non plus qu'à cet autre damoiseau « qui était tout hérissé, avait le visage charbonneux et ne connaissait pas d'autre eau que celle qui tombe du ciel » [55].

Le mot « baignoire » ne date que du ^{xiii}^e siècle où on le trouve mentionné dans un manuscrit : « en icel lui aveit quatre ydres de peire qui esteint apelées baigneieres où il Jue (juif) se baigneoient et lavoient por estre neptes et por religion si cum costum estoit en icel temps » (1). Mais ce mot désignait généralement le linge ou manteau dont on se couvrait au sortir du bain et c'est par corruption que, plus tard, le mot peignoir a servi à désigner ce vêtement [55].

Les premières baignoires furent creusées dans des troncs d'arbres à la manière des pirogues des sauvages. On fit plus tard des sortes de cuves circulaires ou ovales dont on retrouve la forme dans beaucoup de fonts baptismaux. Des haquets semblables fabriqués par les tonneliers, mais de dimensions plus réduites, servaient à divers usages et notamment pour la toilette. Dans son Glossaire archéologique, M. Gay [34] en mentionne plusieurs espèces : bassins à laver les mains, les pieds, la tête, bassins à cracher, bassins de chaise (usage intime). Les musées ont conservé quelques uns de ces bassins à laver, de ces aiguières dont l'image nous a été transmise par des vignettes insérées dans les manuscrits et par les miniatures des livres d'heures. Dans un psautier du ^{ix}^e siècle (2) on peut voir le dessin d'une aiguière paraissant être en terre cuite et munie d'un goulot qui sert à la fois de manche. Ces goulots-manches sem-

(1) Bibliothèque de Poitiers. *Le Sermon de Maurice de Sully*.

(2) Bibliothèque Nationale.

blent avoir été adaptés à la plupart des bassins à laver pendant le Moyen Age [55].

L'usage courant des baignoires métalliques qu'on faisait surtout en laiton et en cuivre ne date que du xvi^e siècle. Cependant, quelques privilégiés possédèrent auparavant des baignoires de métal précieux. Froissart note, dans sa chronique, que, pendant le sac de Beverholdt, au xiv^e siècle, « Louis de Male, comte de Flandre, perdit sa cuvette à baigner qui était d'or et d'argent ».

Chez les riches, afin d'éviter le contact rugueux du bois et pour se préserver des échardes, l'intérieur des cuves était garni de « draps baignoirs ». La cuve était surmontée d'un ciel ou « épervier » qui étendait ses ailes ou rideaux tout autour de la personne qui se baignait, formant ainsi une sorte de tente.

Quelques baignoires étaient munies de couvercles et l'on sait qu'Anne de Bretagne prenait ses bains dans de telles cuves, ne laissant ainsi apercevoir aux assistants que la tête ou le haut du corps.

L'eau des bains était chauffée dans une marmite spéciale et un tuyau de bois adapté au fond de la cuve permettait, par une nouvelle addition d'eau chaude, de maintenir le bain à une température agréable.

Des cendres lavées tenaient lieu de savon, mais on jetait dans le bain toute sorte d'herbes et de parfums [39]. Ce n'est qu'à partir du viii^e siècle qu'on signale l'usage courant du « pain d'amande » qui venait de Venise (Zappert). Charlemagne en faisait faire ample provision pour son usage personnel.

Au début du Moyen Age, on apportait la baignoire dans la chambre à coucher, mais très rapidement une salle spéciale fut réservée aux bains [75]. D'abord contiguë à la chambre, elle fut plus tard séparée de la maison et installée dans un bâtiment spécial. Dans les châteaux-forts, on transformait en salles de bains les chambres souterraines. Dès le ^{vi} siècle les prélats de l'Eglise et les seigneurs avaient leurs installations de bains particulières. Fortunat nous dit que Léonce, évêque de Bordeaux possédait des bains antiques qu'il avait fait restaurer dans leur style et qu'une de ses villas était célèbre par la splendeur de ses bains. Dans son ouvrage « *De sacris christianarum balneis* » paru à Rome en 1758, l'érudit italien Paciandi évoque le souvenir et les ruines des bains du pape Formose (ix^e siècle), découverts en 1688 par Giovanni Ciampani. Les maisons des nobles et des riches bourgeois étaient pourvues, à cette époque, d'installations de bains, ainsi que nous l'apprend Grégoire de Tours. Des vestiges de salle de bains ont été retrouvés dans un palais carolingien à Kirchbach, en Alsace. En Scandinavie, toute métairie possédait, dans un bâtiment spécial, une installation analogue à celles des peuplades allemandes occidentales (Stéphani). Chez les Anglo-Saxons de même, baignoires et salles de bains privées étaient d'usage courant.

Jusqu'au ^{xii} siècle l'usage des bains de vapeur à la mode romaine avait presque complètement disparu et on pense que ce furent les Croisés qui répandirent en Europe cet usage resté de tout temps très en faveur

en Orient. Cependant, on voit déjà, dans une description du juif Abraham Jacobson qui accompagnait en 973 une ambassade du Calife de Cordoue près de Otto I^{er}, à Mersebourg, cette description qui prouve que, si les étuves n'étaient ni luxueuses ni perfectionnées, elles n'étaient pourtant pas tout à fait inconnues [75] : une hutte de bois dont les fentes sont bourrées de mousse ; un foyer surmonté d'un trou dans la toiture pour laisser échapper la fumée ; sur le feu, on jette de l'eau et, tandis qu'on se tient dans cet espace saturé de vapeur, on s'évente à l'aide d'un petit paquet d'herbes [39].

Quand l'Occident eut repris le goût des bains de vapeur, les salles de bains furent agencées en conséquence. Au xiv^e siècle, dans le Nord, toute maison respectable possédait ses étuves et les hôtels des particuliers riches comportaient deux pièces ou « baigneries » avec tout ce qui était nécessaire pour prendre dans l'une, des bains liquides, dans l'autre, des bains de vapeur.

Sauval rapporte [69] qu'à l'Hôtel Saint-Pol, le Roi Charles V avait fait disposer pour la reine des bains pavés de pierres de liaïs « fermés de portes en fer treillissé et entourés de lambris en bois d'Irlande. Les cuves étaient de même bois ornées tout autour de bossettes dorées et liées de cerceaux attachés avec des clous de cuivre doré ».

En 1384, Marguerite de Flandre, épouse de Philippe le Hardi, avait fait construire une étuve dans la basse-cour de son palais de Dijon.

Isabeau de Bavière fit transporter en 1416 ses étuves de l'Hôtel Saint-Pol à Saint-Germain-en-Laye puis à Vincennes [16]. Elle avait fait installer aussi d'élégantes étuves pour ses hôtes dans sa petite maison de la rue Barbette. Quant à elle, elle se contentait de cuves en bois d'Irlande ou de chêne à poupines sculptées.

En 1444, le duc de Bourgogne fit venir, de Dijon à Bruges, Guillaume Anceau, étuvier, pour faire « une grande cuve quarrée à baigner assise en pavements, de seize pieds de long et de huit pieds de large » [13].

Anne de Bretagne avait fait construire au château de Blois un coquet pavillon destiné aux bains.

Au château de Jean de Berri, à Mehun-sur-Yèvre, les étuves formaient une construction isolée au bord de la rivière.

Dans les comptes de l'argentier de la Reine Anne, on voit mentionné, en l'an 1491, l'achat de huit bassines profondes en laiton, pour faire une étuve « à la guise d'Allemagne » [55].

De toutes les installations de bains dont le souvenir nous a été conservé, la plus complète est la « baignerie » de Philippe de Clèves, homme de guerre belge du xv^e siècle [8]. Elle comprenait trois pièces, une chambre de bains, une étuve, une chambre de chauffage. La chambre de bains comporte quatre grandes « cuves-baignoires » séparées entre elles par des courtines de toile, de manière à former de petites cellules et surmontées d'un « épervier » suivant la mode du temps. Un lit de repos et

de petits bancs à claire-voie complètent le mobilier. Les murs sont ornés de tableaux de Vénus et de nus divers. La salle d'étuve est entourée de bancs recouverts de pièces de toile blanche et le plancher est garni de tapis.

La multiplication des installations de bains privés ne répondait pas uniquement à un souci d'hygiène. Chaque événement, chaque fête étaient prétexte à bains. Toutes les solennités de la vie, y compris la naissance et la mort, étaient marquées par un bain. La plupart des cérémonies qui élevaient l'homme en dignité ou lui conféraient une condition nouvelle étaient précédées d'une immersion: le clerc élevé à la prêtrise, le jeune homme armé chevalier, celui ou celle qui allait se marier, etc..., étaient tenus de se baigner au préalable.

Nous trouvons, dans « La Chevalerie » [33] la description du bain qui, à partir du ^{xii}e siècle fut donné au chevalier avant son sacre : « Dans la grande salle du château du postulant, salle d'où l'on a provisoirement éloigné les jongleurs, une dizaine de grandes cuves sont disposées. Ce sont, à vrai dire, de véritables baquets que l'on remplit d'eau chaude. Tel est le bain qui est rituellement destiné au futur chevalier et, à ceux qui, en même temps que lui, recevront le sacrement de la chevalerie ». Signalons, par parenthèse, que c'est de cet usage que vint au Roi Henri IV d'Angleterre l'idée de fonder l'Ordre du Bain pour les chevaliers qui s'étaient baignés en même temps que lui le jour de son couronnement (1399).

Suivant les époques, cette cérémonie eut lieu avant la veillée d'armes ou seulement le lendemain matin, mais quelle qu'en fût l'heure, elle garda toujours la même physionomie : « un singulier mélange de poésie et de prose, d'idéal et de rêve » [55].

Le jeune homme se plongeait gravement dans son bain, entouré de ses parents et amis qui profitaient de cette circonstance pour lui offrir un costume complet. Dans la salle circulaient les chambellans affairés portant les précieux vêtements de soie et de fourrures dont ils allaient revêtir le futur chevalier [55].

Au bain des chevaliers romains sacrés à Saint-Pierre s'ajoutait une note de poésie : l'eau était celle qui tombait du ciel et on la parfumait avec les fleurs des rosiers de la Portioncule.

Venons-en maintenant aux bains d'apparat qui jouaient un très grand rôle dans ce que nous pourrions appeler les usages mondains du Moyen Age. La politesse exigeait en effet que le bain fût offert aux convives, avant le souper, lors des grandes réceptions. « Le 10 septembre 1467, l'épouse de Louis XI est invitée à dîner par le Président du Parlement. Elle s'y rend, accompagnée de sa sœur, Bonne de Savoie, et de plusieurs dames d'honneur. Elles furent très bien « reçues et festoyées ». L'amphitryon avait eu aussi l'attention délicate de faire préparer pour ses hôtes de marque « quatre moult beaux baings et richement aornés » [17]. Quand Louis XI allait dîner chez les bourgeois de Paris, il trouvait toujours un bain chaud préparé à son intention [75] et le panetier du roi

ayant eu un jour à le recevoir lui offrit un bain « honestement et richement attintelé ».

On ne s'embarrassait pas, au Moyen Age d'une pudeur excessive. N'étaient-ce pas les jeunes filles de la maison qui donnaient le bain aux hôtes de marque :

« *Là est Lancelot arrivez*

« *E lors qu'il est venuz*

« *Quant il fut despoillez et nuz*

« *La pucelle soef le couche*

« *Puis le baigne, puis le conroie* (le couronne). »

(Le Chevalier de la Charette).

Dans les réceptions plus modestes, on se contentait d'apporter des bassins où chacun se lavait les mains. Avant de se mettre à table et après les repas, on « criait l'eau », c'est-à-dire qu'on passait des aiguères où chacun trempait les mains, s'essuyant ensuite avec une « touaille » (1) de linge blanc :

« *Gérars et Hues sont main à main alés*

« *Isnelement l'aigue lors ont livré*

« *A grans bassins d'argent moult bien dorés.*

« *Hues lava et ses frères de lès,*

« *Li vieux Gériaumes et li Provost Guirré*

« *Et li baron Huon lou bachelier ;*

« *A une table sont assis au souper. »*

Pas un voyageur, du reste, n'arrivait dans un château, une maison ou une auberge sans qu'on lui présentât le bassin à laver les pieds et les mains.

(1) Serviette.

Non contents de se laver avant et après les repas, les gens du Moyen Age poussèrent l'amour du bain jusqu'à y consacrer de longues heures. Des réceptions s'organisaient dans les salles de bains. Des gravures du temps nous montrent ces curieuses réunions où, hommes et femmes, celles-ci le chapeau sur la tête, sont installés dans les cuves, y conversant et y prenant la collation. En 1476, à Wildbord, le duc Guillaume de Saxe restait au bain de huit à dix heures par jour, en compagnie de la comtesse de Wurtemberg et de ses dames d'honneur. Il s'y faisait porter des rafraîchissements (Steinhausen).

Pendant la diète d'Augsbourg, le duc Maurice de Saxe, ayant fait la connaissance de la fille d'un médecin, se baignait avec elle, dans la maison de son père [31].

L'habitude de se baigner à deux dans la même baignoire et même d'y prendre ses repas fut fort répandue à partir du XIII^e siècle. On attribue encore aux Croisés cet apport oriental.

Partager le bain de son Prince était une faveur insigne dont on se montrait grandement honoré. Par contre, quand cette distinction, comparable alors au droit de jambage, s'adressait à une femme, elle n'était pas toujours du goût de la famille de l'intéressée et, en particulier, du mari.

Ainsi, la pratique du bain semble avoir été intimement liée à toutes les manifestations de la vie au Moyen Age et le mort lui-même ne quittait cette terre

que dûment et solennellement lavé une dernière fois dans un bain d'aromates avant que d'être, suivant sa condition, inhumé ou cousu dans une peau d'animal et déposé dans un sarcophage.

CHAPITRE VI

Étuves et bains publics

C'est le retour des Croisés qui marqua, en Occident, le développement des étuves et des bains publics. En Italie même, où « l'abondance et l'excellence des eaux minérales chaudes entretenaient toujours, à un certain degré, le goût et l'habitude des bains publics », les petits établissements qu'on y trouve, avant le ^{xii}^e siècle (que l'on nommait « étuves » de *stufa* : poêle qui servait à chauffer l'eau) ne sont, au dire de Bacchius (*De thermis*) que de maigres boutiques de barbiers « étroites, sombres, manquant de toute commodité et plus disgracieuses qu'attrayantes et réellement utiles » [72].

Les pèlerinages armés en Orient où l'usage du bain s'était conservé, avec grand déploiement de luxe, développèrent ce goût chez les seigneurs et chez les vassaux qui les accompagnaient. Dès lors, on voit se créer, dans toute l'Europe, ces innombrables étuves dont la fréquentation allait devenir une des grandes distractions du temps, jusqu'au jour où les excès, dont ils étaient devenus le théâtre, en nécessitèrent la fermeture.

En France, des villes comme Rouen, Dijon, Orléans. etc..., virent s'ouvrir de nombreuses étuves ; on en trouvait même dans de simples hameaux ; mais, c'est surtout à Paris qu'elles se créèrent en grand nombre. Chaque quartier avait la sienne et le souvenir en a été conservé longtemps par des noms de rue : le Cul-de-sac des Estuves Saint Michel, la rue des Vieilles Estuves Saint Honoré (rue Sauval), la ruelle des Estuves (rue du Chat qui pêche) etc... [31 bis].

Au XIII^e siècle le nombre de ces établissements destinés au public était assez élevé pour qu'on crût devoir réunir les « estuveurs » ou « estuvistes » en un corps de métier. Le « Statut des Estuveurs » publié par Etienne Boileau, Prévôt de Paris, contient toutes les prescriptions auxquelles ils devaient se soumettre [72].

L'heure de l'ouverture de l'étuve était réglementée et ce n'est que le jour levé qu'on pouvait « crier les bains » comme cela se faisait pour toute sorte de marchandise [18] et, chaque matin, le valet étuviste parcourait les rues pour annoncer que les bains étaient prêts :

« Oiez, c'on crie au point du jor
« Seignor, quan vous alez baignier
« Et estuver sans délaier
« Li baings sont chaut, c'est sans mentir. »

ou, encore :

« C'est à l'image Saint James
« Où vont les femmes se baignier.

« *Baigneux, aux estuves allez*
« *Vous y serez bien servis*
« *De valets et de chambrières.*
« *De la dame, bonne chère,*
« *Allez tous, les baings sont prêts. »*

Il était défendu de chauffer les bains les dimanches et jours de fêtes et on sait quelles mesures étaient prises en temps d'épidémies. Les statuts fixaient aussi le prix du bain simple et, pour l'étuve suivie de bain, une taxe double était perçue. La somme à payer était assez modique rendant accessible aux pauvres gens mêmes, l'entrée des étuves. De grandes précautions étaient prises pour prévenir une hausse exagérée des prix pendant les hivers rigoureux où le combustible était cher et c'était le prévôt qui fixait lui-même cette augmentation.

Les règlements de la corporation ne permettaient pas aux juifs d'entrer dans les étuves publiques. Ceux-ci, dont la loi prescrivait aux femmes l'usage du bain au moins une fois par mois, eurent, dès 1248, une installation d'étuves à leur seul usage et installée rue de la Pelleterie [13].

Les étuveurs devaient fermer leurs portes aux « femmes légères, cagots, vagabonds, gens mal famés et coureurs de nuit » et nul ne devait tenir en sa maison réunion de « messieurs et demoiselles ». Le même établissement ne devait pas être ouvert aux personnes des deux sexes : « que nul ne chauffe estuve à Paris, dit une ordonnance, que pour hommes tant seulement ou pour fames, le quel qui li plera, car c'est vile

chose et honteuse pour les périls et ordures qui y peuvent avenir ; car, quant les hommes s'estuvent par devers le soir, aucune fois ils demeurent et gisent leens jusques au jour qu'il est haute heure. Et les dames viennent au matin es dictes estuves et aucune fois vont es chambres aus hommes par ignorance ; et assés d'autres choses qui ne sont pas belles à dire ». Mais, malgré de nombreuses ordonnances à ce sujet, à côté de quelques étuves réservées exclusivement à l'un ou l'autre sexe, le plus grand nombre d'entre elles fonctionnaient trois jours pour les hommes, trois jours pour les femmes ; quelques-unes même étaient entièrement mixtes.

La charge d'éteveur était héréditaire ou vénale et la maison de bains, tout comme débit de boissons, four ou moulin, était soumise à des droits seigneuriaux ou à des redevances à la ville.

Pour veiller à l'ordonnance des statuts, les étuveurs nommaient « trois preud'hommes du mestier » agréés par le prévôt de la ville et chargés de dénoncer les « mesprentures » (contraventions).

Les étuves du Moyen Age n'ayant conservé des thermes antiques que le caldarium (bains chauds) et le « laconicum » (étuves d'air chaud), la disposition en était assez simple : une cave où étaient installés les fours de chauffage et un rez-de-chaussée divisé par une antichambre en deux parties ; d'un côté la piscine et des baignoires réservées aux gens riches et aux malades ; de l'autre, la salle des étuves proprement dites comprenant des sièges disposées en gra-

dins sous une voûte percée de trous pour l'échappement de la vapeur [32]. Des gravures du temps indiquent que quelques étuves publiques comportaient un étage supplémentaire distribué en cabinets particuliers et chambres de repos. On s'y faisait coiffer, ajuster la barbe, masser, ventouser ; les valets et les chambrières servaient aux baigneurs de petites collations ; mire, barbier, musicien, chacun y exerçait son art ; on passait ainsi de longues heures aux étuves partageant son temps entre les soins du corps, le repos, la conversation, mangeant et buvant, écoutant la musique dans une atmosphère de parfums et d'herbes aromatiques. « Sauf à l'église, il n'y avait pas de théâtre où chacun puisse mieux se rencontrer et se prendre plus au sérieux sans mentir. Une piscine représente l'idéal de l'égalité : on y entre, on y figure, on en sort. Tout le monde s'y trouve aussi prince que son voisin. C'est un salon libre où les gens qui, hors de là ne se connaissent pas, tous amis, familiers, n'ont qu'une même pensée, exprimer leur vie goutte à goutte » [24].

C'est ainsi que, perdant peu à peu leur seule attribution première de maisons de bains, les étuves se transformèrent en lieux de plaisir. Elles ne tardèrent pas à avoir aussi mauvaise réputation que les anciens établissements thermaux de Rome. Et cela, en dépit de nombreuses ordonnances visant au maintien des bonnes mœurs. « S'il y a homme qui se veuille bouter de force avec les femmes, il paiera soixante sols d'amende ». On menaçait aussi de confisquer les vé-

tements des « mesprenteurs ». Ces mesures se montrèrent inefficaces et, si les trois « preud'hommes du mestier » réussirent, en 1408, à faire payer une amende de vingt sols à cinq étuvières qui « avaient tenu femmes de joye en leur maison à l'heure défendue » ils ne purent empêcher de nombreux étuviers de s'adjoindre une nouvelle source de profits. Beaucoup hébergeaient ces « fillettes » à qui des ordonnances réitérées avaient pourtant interdit « de demeurer et de converser aux estuves ».

Bientôt les étuves ne se différencient plus guère des maisons de prostitution et ne sont fréquentées que par des femmes de mœurs légères et des fils de famille en quête de plaisir. (Des étuves figurent parmi les divertissements de l'Enfant Prodigue dans les sculptures de la Cathédrale d'Auxerre (xiv^e siècle), au soubassement du portail occidental.)

Ces cabarets-étuves étaient le plus souvent situés à l'arrière de profondes maisons ayant des issues dérobées permettant d'y entrer et d'en sortir clandestinement. Si les débauchés surtout y fréquentaient assidûment, l'homme marié et le clerc étaient souvent tentés de s'y glisser subrepticement, encourant au reste une amende de vingt ou trente sols, selon que l'incartade était de jour ou de nuit.

En joyeuse compagnie, on soupait dans les cuves ; une planche en travers des baignoires servait de table ; des jongleurs et des musiciens prodiguaient leurs talents ; les plus raffinés se faisaient épiler les « parties secrètes » ou friser et parfumer les « poils

honteux » et le jour naissait que la fête battait encore son plein.

Ces orgies bruyantes allaient parfois jusqu'à incommoder le voisinage ; c'est ainsi qu'à Lyon, les habitants de la rue de la Pêcherie signèrent une pétition demandant la fermeture d'une étuve où il se passait « paillardises et deshonnêtetés pires que bourdeau public » [13].

Ces excès ne furent pas une des moindres causes qui amenèrent au xvi^e siècle la fermeture de presque toutes les étuves en France.

L'Allemagne connaissait les lotions chaudes bien avant la conquête romaine (Tacite, *De Moribus germ.*) [72] et les peuples germaniques manifestèrent toujours un goût très prononcé pour le bain, la natation étant considérée par eux comme une des joies de l'existence. Toutefois, là comme ailleurs, c'est du retour des Croisés que date le grand développement des établissements de bains publics dans un déploiement de luxe et d'élégance [70]. L'agencement et l'exploitation des étuves publiques présentaient, dans les grandes lignes, en Allemagne comme du reste dans les autres pays d'Europe, beaucoup d'analogies avec ce qui se passait en France. Il est curieux, cependant, de remarquer que, dans ce pays où le bain était à l'honneur les « étuvistes » ou « baigneurs » étaient l'objet d'une sorte de mépris public. Contrairement à ce qui se passait en France, depuis Saint Louis, ils ne pouvaient s'organiser en corporation et c'est seulement, sous Léopold I^{er}, fin du xvii^e siècle, qu'ils sor-

tirent de l'état d'abjection où les avait tenus jusque là la réprobation générale. A tel point, qu'aucun artisan n'acceptait comme apprenti le jeune homme qui avait dans sa famille un berger, un écorcheur, un barbier ou un baigneur [51]. Et, fait paradoxal, dit Sprengel, ces baigneurs furent pourtant, jusqu'au milieu du xv^e siècle, les seuls médecins de la plupart des villes d'Allemagne [70].

A Fulda, Hildesheim, Esslingen, Bade, Fribourg, Nuremberg, Lubeck, Wurzburg, Hambourg, chaque rue ou, tout au moins, chaque quartier possédait son bain public.

Nous avons vu qu'en France les juifs étaient écartés des bains publics. De même, en pays germaniques, après le Concile de Freissing, en 1440, il leur fut défendu de fréquenter les piscines des chrétiens.

Devançant cet interdit, ils avaient depuis longtemps leurs bains particuliers, puisque, dès 1290, mention en est faite tant à Augsbourg qu'à Fribourg, Hildesheim, Andernach, Spire, Worms, Francfort-sur-le-Mein, etc... [39].

Ce qui est très remarquable, c'est le souci qu'eut l'Allemagne, au Moyen Age, de faciliter aux classes les plus pauvres, la pratique du bain. Chaque hôpital possédait un établissement de bains dont l'entrée était libre. Un des plus anciens est celui qui était rattaché au vieil ermitage de l'hôpital Saint-Georges, en pays rhénan. Là, les ermites donnaient gratuitement leurs soins aux baigneurs des deux sexes (Seelbücher). De même, à Auerbach (1385), à Ansbach (1410),

à Ebern (1411). En 1480, les bains de Baden-Baden étaient ouverts « à la grâce de Dieu » à tous les misérables. Dans beaucoup de villes, les étuves étaient obligatoirement réservées aux indigents, à jours fixes. Il existait en outre une imposition particulière sur les bains dont le bénéfice, distribué aux pauvres, leur permettait l'accès des bains payants ; c'était l' « obole des bains ». N'oublions pas non plus le « badegeld » (argent de bain) qui était un pourboire ou une aumône spéciale pour permettre aux indigents d'aller se baigner. D'après une ordonnance scolaire de Nalburg, en 1480, les écoliers pauvres devaient être conduits aux bains tous les mercredis soir. Il existait aussi un grand nombre de fondations de bains créées par des riches soucieux du salut de leur âme (*balnea animarum*) [39]. L'accès en était réservé aux pauvres le jour anniversaire de la mort du donateur. Ces fondations se multiplièrent à tel point qu'à Nuremberg, au xvi^e siècle, il fallut aiguiller ce zèle pieux dans d'autres directions (Ratzinger). A ces fondations bénévoles, s'en ajoutaient d'autres rendues obligatoires par des peines de justice (Falck), témoignage curieux, les unes et les autres, de l'importance accordée à la balnéation par la mentalité de l'époque.

Peu à peu, il s'opéra, en Allemagne, la même transformation qu'en France dans les maisons de bains publics. La plus grande licence commença d'y régner. Non seulement on se baignait nu, parfois plusieurs dans la même cuve, mais encore, pour se rendre aux bains, on adoptait une tenue légère ; les jeunes gens

même traversaient les rues complètement dévêtus. Certains bains devinrent de véritables bouges où l'on s'enivrait ; les batailles et les meurtres n'y étaient pas rares et Despars rapporte qu'à Gand, en 1479, il n'y eut pas moins de 1.400 personnes tuées ou blessées aux étuves.

Dans les autres pays d'Europe, l'histoire des bains publics eut un déroulement à peu près analogue. L'Italie se signalait par des raffinements extrêmes de luxe et d'élégance. Boccace, dans un de ses contes, nous montre les baigneurs des étuves de Messine s'étendant, à leur sortie de l'eau, sur de doux matelas et sur des couvertures de Chypre, s'inondant de parfums et d'essences rares et terminant la fête en mangeant des confitures et buvant de l'hypocras [64].

Par contre, en Espagne, le tableau est assez différent. Là, comme ailleurs, les Romains avaient introduit les bains : « Aqua callida lavari, post secundum bellum punicum, a Romanis didicere » (Justin Hist). La domination arabe ne fit qu'en accroître la vogue et c'est pendant la première moitié du Moyen Age que, dans ce pays, les bains publics furent en honneur. Mais, au ^x^e siècle, considérant que l'abus du bain amollissait les troupes et portait la population à des excès avilissants, un des premiers rois chrétiens d'Espagne, Alphonse VI de Castille, ordonna la fermeture des bains publics et même leur destruction. Mesure énergique qui porta ses fruits car l'Espagne ne devait pas, de sitôt, retrouver ses lointaines habitudes d'hygiène et de propreté. [72]

CHAPITRE VII

Les villes d'eaux

Il ne saurait être question de refaire ici l'histoire de toutes les stations thermales fréquentées au Moyen Age. Quelques faits précis, quelques légendes se rapportant à une vingtaine de villes d'eaux suffiront à montrer que, contrairement à ce qui a été souvent affirmé, l'usage fut loin d'en être abandonné pendant le millénaire qui nous occupe.

Non seulement, on sut mettre à profit les travaux gallo-romains en déblayant les vieilles piscines et en restaurant les conduites anciennes, mais encore de nouvelles sources furent découvertes et exploitées. La science médicale était suffisante pour qu'on sût apprécier, comme au temps des Grecs et des Romains, les vertus salutaires et les bons effets thérapeutiques des eaux thermales.

Quant à prétendre qu'on allait aux eaux dans la seule et louable intention de se soigner, on ne saurait le faire ! La liberté des mœurs permettait qu'on y donnât, dans une promiscuité totale, libre cours à toutes les fantaisies. C'en était assez pour attirer, dans les villes d'eaux, nombre de personnes des deux sexes,

fort saines de corps, dont le but n'était pas d'apporter soulagement aux misères d'une santé chancelante. Les femmes surtout trouvaient grand plaisir à fréquenter les villes d'eaux, « car elles y faisaient porter à leur mari un très long nez ». Le spirituel dicton que rapporte Cicéron « *Quamdiu ad aquas fuit nunquam est mortuus* » était encore de pleine actualité au Moyen Age [64]. Les bonnes traditions romaines s'étaient conservées et Sénèque, qui déplorait que, de son temps, la célèbre Baïes fût la retraite du vice, eût encore trouvé beaucoup à redire sur la façon dont on prenait les eaux à l'époque médiévale.

Un petit historique de la balnéologie nous a déjà fait connaître les causes de l'oubli relatif dans lequel tombèrent les stations thermales, au début du Moyen Age. Nous allons voir qu'elles ne tardèrent pas à en sortir pour briller bientôt d'un nouvel éclat.

On se souvient peut-être d'un certain Vinsivad qui, au ^v^e siècle déjà, soignait sa goutte à Bormio. A partir de cette époque, les documents relatifs à la question qui nous intéresse ne manquent plus. Si certains ressortissent plus à la légende qu'à l'histoire, il n'en faut pas moins voir en eux le témoignage d'un renouveau d'intérêt porté aux villes d'eaux.

On raconte qu'en 484, le prince Ambon, fils de Clodion le Chevelu, fit restaurer les piscines romaines de Plombières [64]. Nous verrons d'ailleurs plus loin que cette station de Plombières, ou plus exactement, de Plumières comme on disait alors, fut, quelques siècles plus tard, une des plus célèbres de France

Les thermes de Luxeuil étaient fréquentés dès le ^{vii}^e siècle, puisqu'une légende de ce temps veut qu'un baigneur noyé accidentellement dans la piscine y ait été ressuscité par Saint Agile. Du reste, des textes, conservés aux archives de la ville, y prouvent l'existence de bains à cette époque.

Au ^{viii}^e siècle, les troupes de Charles-Martel, parcourant le midi de la France, découvrirent dans un village une source aux vertus bienfaisantes : la station de Monfrin-Meynes était née [50].

Pépin le Bref et Berthe au grand pied, parents de Charlemagne, tinrent leur cour à Nérís et le futur empereur y vint régulièrement jusqu'à sa vingtième année [51 bis].

Eginhard, confident et historiographe de Charlemagne, nous apprend quel goût passionné son maître professait pour les bains et, ici encore, une légende : Charlemagne chevauchait un jour dans la campagne environnant la ville d'Aix-la-Chapelle quand il sentit soudain se cabrer sa monture. Le cheval, ayant mis par hasard la patte dans une eau bouillonnante, aurait ainsi amené la découverte des sources thermales d'Aix [73]. C'est à la présence de ces eaux chaudes que l'on attribue le choix que Charlemagne fit de cette ville comme capitale de son empire, délaissant dès lors Trêves, Mayence, Cologne et Thionville, cités de renom où s'élevaient déjà de splendides résidences royales [73]. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que Charlemagne fit capter les sources bouillantes d'Aix-la-Chapelle, les fit entourer de murs [45].

Il fit également aménager des piscines [54] où il se livrait à son sport favori, étant habile nageur. Il se baignait avec ses parents, ses amis, ses soldats, défiant à la nage les plus entraînés. En 881, la ville fut détruite par les Normands et la vie thermale d'Aix-la-Chapelle rentre, pour un temps, dans l'obscurité, bien qu'on y signale encore le passage de quelques personnalités, notamment de l'empereur Henri IV en 1064 [73]. Au XII^e siècle, il n'est plus parlé des vertus hydrothérapiques des sources d'Aix dont les eaux chaudes ne servent plus qu'au rinçage industriel des laines et draps [64].

Au X^e siècle, on connaissait l'action des eaux chaudes des Pyrénées « salutaires à ceux qui souffrent du foie et aux phtisiques languissants ». Une charte de 945 précise l'existence, dans toute la vallée de Cauterets, de « cabanes destinées aux baigneurs » [20]. On montre encore, au Vieux-Barèges, des piscines qui auraient été construites à cette époque.

On sait qu'au XI^e siècle, des baigneurs venaient à Bourbon-Lancy puisque le seigneur du lieu confia l'exploitation des bains à l'abbé de Cluny « à charge pour lui d'entretenir cinq religieux de son ordre au Prieuré de Saint Nazaire et d'y faire l'aumône trois jours par semaine ».

C'est à partir du XII^e siècle surtout qu'on se mit à fréquenter assidument les villes d'eaux. A cette époque, les eaux d'Aix-en-Provence, qui n'avaient jamais été complètement délaissées, étaient très renommées pour le traitement du goître et des écrouelles

[61]. Au XII^e et au XIII^e siècles, on venait de toute part et surtout d'Angleterre et d'Allemagne à cette station fameuse qui fut surnommée, au XV^e siècle, la « Baïès gauloise ».

Ce furent les Templiers qui rétablirent les bains de Gréoulx ravagés par les barbares, et leur couvent-château couronnait la colline sur laquelle est bâtie la ville [62].

Dans le Rouergue, en 1132, il existait une sorte de caravansérail destiné à recevoir ceux qui venaient prendre les eaux dans la vallée de Sylvanès.

En 1293, une lettre patente de Charles II, Comte de Provence, fournit un détail très intéressant pour l'époque : il assigne à son médecin une rente sur le revenu des bains de Digne, à charge pour lui d'y exercer sa surveillance [9]. Dans cette même station intervint, en 1312, un compromis permettant aux Juifs l'usage des bains à condition qu'ils contribuassent aux frais de réparation [4].

Quazwine, auteur arabe du XIII^e siècle, parle en ces termes des eaux de Dax : « Il y a là une source chaude très riche en eau sur laquelle est bâtie une maison avec une cour spacieuse. Dans cette maison, les habitants prennent des bains chauds en se tenant assez loin de la source par crainte de la haute température de l'eau qui en sort » [40].

Au Vernet, il existait un monument thermal attribué au XII^e ou XIII^e siècle. En 1309, Guillaume de Novelles reçut l'autorisation de construire, dans la mai-

son qu'il possédait en cette ville, des bains alimentés par une source chaude. [19]

En 1317, un règlement de police municipale de Bagnères-de-Bigorre édictait des peines contre ceux qui molestaient les baigneurs ou salissaient les piscines. Ce souci d'éviter la pollution des eaux se retrouve dans la légende de Vichy : les sources y auraient été transférées par une fée irritée de la malpropreté des habitants de Rougère, où ces eaux bienfaisantes jaillissaient auparavant.

Au Mont-Dore, en 1328, le seigneur de Murat fait don au chapitre d'Orcival « d'une rente importante à prélever sur les bains du lieu de Bains » (ancien nom du Mont-Dore). D'après un registre terrien du ^{xv}^e siècle, on y utilisait alors quatre sources minérales.

Dans l'Ardèche, un acte de 1340 mentionne l'existence des bains de Neyrac [30]. Celle d'un établissement thermal à l'Echaillon, en Savoie, est prouvée par une charte de 1344.

A cette époque, les établissements de bains d'Uriage utilisaient les eaux thermales découvertes par les Romains, mais ils furent détruits sur l'ordre d'un seigneur dont les baigneurs troublaient la tranquillité [9].

En Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, un grand nombre de villes d'eaux étaient également fréquentées.

Les eaux de Bath étaient très courues.

Les Annales de Pise, de l'an 1161, nous apprennent

qu'on nommait tous les ans un « capitaine » chargé de surveiller les bains de Saint-Juliano, du 1^{er} mars au 1^{er} novembre ; un de ses premiers devoirs était d'en expulser les aventuriers et les joueurs.

En 1171, le règlement des bains de Téruel, en Aragon, assigne des jours différents aux hommes et aux femmes pour la fréquentation des bains, en réservant un par semaine pour les Juifs et les Sarraïns [58 bis].

A Louèche, en Suisse, il était défendu aux femmes enceintes d'entrer dans la piscine commune ; « quant aux autres, les eaux nettoient la matrice d'icelles et laschent le ventre de celles qui en boivent ».

Ces extraits d'actes officiels et ces quelques légendes n'auront servi qu'à prouver l'existence et la fréquentation de nombreuses villes d'eaux au Moyen Age, tant en France qu'à l'étranger. Si l'on désire des détails sur la vie qu'on y menait, de nombreux textes nous fournissent à ce sujet une ample documentation.

D'après un roman du xiii^e siècle, le « Roman de la Flamenca », analysé par M. Meyer [52], il est aisé de se représenter ce que pouvait être la vie thermale de Bourbon-l'Archambault à cette époque. Bourbon jouissait alors d'une grande vogue et recevait la visite de nombreux baigneurs français et étrangers. Les bains étaient annexés aux différents hôtels, un écriteau indiquant les propriétés curatives de chaque source. Dès lors qu'on avait fait marché avec le pa-

tron d'un des hôtels concessionnaires, on pouvait librement user des bains. Les abonnés pouvaient, à leur gré, se servir de baignoires particulières, mais, plus fréquemment, on prenait le bain en commun dans de vastes piscines où l'eau minérale jaillissait bouillonnante, rafraîchie au besoin par un jet d'eau froide. Ces piscines étaient et couvertes comme de véritables maisons et entourées de chambres de repos où l'on pouvait s'étendre et se rafraîchir à son aise. Détail curieux, il y avait, pour le bain, comme pour la purgation ou la saignée, des jours réputés néfastes ou fastes et le neuvième jour de la lune, en particulier, était considéré comme spécialement favorable [52].

L'histoire de Plombières est, entre autres, fort instructive et jalonnée, au cours des siècles, de nombreux documents [64]. En l'an 28 de notre ère, Actius, patrice des Gaules, fit rechercher les sources dispersées dans la région. Jules-César y aurait, dit-on, envoyé des malades et des blessés. Nous avons vu, au v^e siècle, le prince Ambon y restaurer les piscines romaines. On vit passer à cette station Louis le Débonnaire et, plus tard, son fils Lothaire. Au xiii^e siècle, la chronique des Dominicains de Colmar porte que le duc de Lorraine, Ferri III, fit construire un château au-dessus du bourg de Plumières « ut defenderet balneantes a malis hominibus ». A partir de ce siècle, le renom de Plombières va grandissant. De toute part, on y accourt. C'est en s'y rendant que François de Lorraine mourut à Remiremont. Le duc

Henri II y fit de nombreux séjours ; ce fut lui qui, un des premiers, but les eaux de Plombières qui, jusqu'alors, n'étaient utilisées que pour le bain.

Il était recommandé aux baigneurs, avant d'entrer dans l'étuve, de se boucher le nez et les oreilles et de fermer les yeux « parce que la vapeur nuit à la vue et remplit par trop la tête ». Robe de chambre et pantoufles étaient laissées à la porte et, une fois entré, on achevait de se dévêtir, ne conservant qu'une serviette « pour mettre devant soi, pour la bienséance ». « La « douje » (douche) se donnait « la chair nue » à l'aide d'un baquet rempli d'eau chaude, suspendu assez haut et percé d'un trou. On devait ensuite se coucher très couvert dans un lit bien bassiné « pour suer ».

Une très intéressante gravure sur bois de 1553 représente une piscine de Plombières où baigneurs et baigneuses complètement nus prennent leurs ébats, tandis que cavaliers et piétons viennent contempler la scène [64]. Bien que cette date de 1553 ne puisse évidemment pas être insérée dans les limites du Moyen Age, il est permis d'admettre qu'un tableau assez peu différent aurait pu être fait nombre d'années plus tôt. Des vers latins d'un savant allemand, venu se faire soigner à Plombières des suites d'une chute, accompagnent la gravure et nous donnent des détails sur la station et la vie qu'on y menait : Un mur de deux cents pas de long limite la piscine qui est entourée d'auberges de tous côtés. « On voit se baigner pêle-mêle, dans l'eau chaude, les femmes, les

hommes, les enfants, les jeunes filles; le pauvre, le noble, l'érudit, l'ignorant; le vieillard attardé par l'âge et l'alerte adolescent; celui qui a des cicatrices et celui qui n'en a pas; celui qui a des boutons et des ulcères; l'homme sain, celui qui est malade ». Des impotents, soutenus par leurs béquilles, et plongés dans l'eau jusqu'au cou y restent immobiles, tandis que d'autres, appuyés sur des crosses, circulent dans la piscine. Dans les auberges, on boit, on mange, on danse joyeusement. Chacun, suivant son humeur et son état de santé, chante ou gémit, rend grâce aux eaux ou les maudit.

Celui-ci qu'un nouveau malaise accable requiert les soins d'un médecin. Tel autre meurt laissant par force son bien aux moines « les plus exécrables des héritiers, mais qui le sont en vertu d'une ancienne coutume ». Mais la saison s'avance et l'on voit repartir les uns tristes, les autres joyeux suivant le résultat de la cure [35].

Ce côté de la question ne semble pas avoir beaucoup préoccupé les visiteurs de Bade, en Argovie, si, du moins, nous en croyons Pogge le Florentin, qui nous donne, avec de piquants détails, de précieux éclaircissements sur cette station tant fréquentée où il vint lui-même séjourner en 1415. Pogge remplissait auprès du Pape Jean XXIII les fonctions de secrétaire apostolique et de rédacteur des brefs. Quand cet étrange pontife eut été déposé pour avoir acheté son élection avec les profits de son premier métier de corsaire, Pogge se rendit à Bade dont la réputation

était venue jusqu'à lui. Dans une épître adressée à un de ses amis, cet humoriste raconte plaisamment la vie qu'on mène en cette station. Sa renommée de luxe et de plaisirs attirait d'ailleurs « beaucoup de pères délibérants, de théologiens consultants, de prélats et de simples moines » en quête de distractions, car, d'après Pogge, les baigneurs venus à Bade pour soigner leur santé constituaient une infime minorité. C'était le lieu de rendez-vous des galants et des coquettes et, si « des malades s'y égaraient, ils revenaient bien vite lorsqu'ils reconnaissaient leur méprise ». Pogge n'accorde au pays aucune beauté particulière et pourtant, écrit-il, il semble que Vénus ait choisi ce coin du monde « pour y rassembler les plaisirs et les charmes de son gracieux cortège », et, s'étendant sur les mœurs faciles des baigneurs, il ajoute : « ces gens-là n'ont assurément jamais étudié les hautes fantaisies d'Héliogabale, la nature seule les a instruits, si bien instruits qu'ils sont passés maîtres ès-sciences amoureuses ».

Comme à Bourbon-l'Archambault, chaque hôtel possède son établissement de bains ; il existe aussi des piscines ouvertes au public et notre Florentin donne des uns comme des autres une plaisante description. Dans les bains publiés servant de « lavoir à tout le fretin des populations environnantes », c'est un extraordinaire grouillement où, sans vergogne, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, s'ébattent en tenue légère. Les vieilles décrépites ne craignent pas plus que les jouvencelles de montrer à tout le

monde « leurs hanches, leurs reins et... le reste ». Ce spectacle ne manquant pas d'amateurs, si bien qu'au-dessus du réservoir général, on établit des promenoirs pour le plaisir des curieux. On avait toute liberté de venir là « examiner, causer, brocarder pour se récréer l'esprit ». Dans les bains privés, plus luxueux et plus élégants, la licence n'était pas moindre. Il existait bien une cloison qui, en principe, devait séparer les deux sexes, mais, on avait pris soin d'y pratiquer de nombreuses « petites fenêtres permettant aux hommes et aux femmes de prendre ensemble des rafraichissements, de causer et de se caresser de la main selon leur habitude favorite... » [64]. Dans plusieurs de ces bains particuliers, le passage menant à l'eau était commun et l'on s'y frôlait et s'y couvoyait dans le plus simple appareil : léger caleçon pour les hommes et, pour les femmes, tunique transparente fendue sur le côté. Dans ces piscines, Pogge nous montre « moines, abbés, frères, prêtres s'y comportant avec moins de décence souvent que les autres hommes. Ils semblent dépouiller leur caractère religieux avec leurs vêtements et ne se font pas scrupule de se baigner au milieu des femmes, ayant, comme elles, la chevelure ornée de rubans de soie ». Là s'organisaient de véritables banquets servis sur des tables flottantes et, délaissant tout protocole, on riait et plaisantait avec les étrangers qui se mêlaient à la fête. Les maris se montraient fort accommodants, cependant, plus volontiers, beaucoup de femmes « abordaient à Bade sans mari ni parent, n'ayant qu'un

laquais, une ou deux servantes ou simplement accompagnées de quelque vieille cousine plus facile à tromper qu'à rassasier ». Revêtues de leurs plus beaux atours, couvertes de bijoux et de pierreries, elles semblaient venues là « plutôt pour célébrer des noces que pour prendre les eaux » [64].

En résumé, que ce fut pour se soigner ou pour s'amuser, il est indubitable qu'on fréquentait les villes d'eaux au Moyen Age et qu'on s'y baignait. Les témoignages auxquels nous en avons appelé prouvent suffisamment l'importance accordée à la vie thermique pour qu'on puisse rejeter une assertion comme celle de Bordeaux [11] affirmant l'abandon des cures hydro-minérales à cette époque, « l'esprit étant ailleurs, la magie, les songes et l'astrologie formant, dit-il, le fond des connaissances médicales au Moyen Age ».

CHAPITRE VIII

La médecine et les bains

La pratique de la balnéation étant en somme une manifestation essentiellement hygiénique, aux seules fins premières prophylactiques ou curatives, elle a de plein droit sa place dans le domaine de la médecine.

Les médecins du Moyen Age ont disserté sur le bain et, suivant leurs tendances, ont vu en lui une pratique dangereuse pour la santé ou, au contraire, un précieux adjuvant thérapeutique.

L'école de Salerne, célèbre école de médecine d'influence arabe, fondée au VII^e siècle, en Italie, semble avoir porté sur le bain des jugements bien sévères : « à ceux qui en usent trop souvent, les chairs deviennent molles et laxes ; les nerfs s'affaiblissent, l'esprit se rend stupide, les hémorragies et les défaillances sont fréquentes, ensuite desquelles la mort ». Le bain nuit encore à ceux qui ont « le cerveau plein et les yeux chargés de pituite ; les étuves sèches ou humides blessent les yeux en les desséchant ».

« Il est dangereux à ceux qui ont le corps impur et cacochyme qui n'en doivent jamais user sans avoir

premièrement fait marcher les remèdes altératifs et purgatifs : d'autant qu'il fond les glaires du cerveau, émeut les rheumes et cause la gale quand la matière attirée au cuir est trop épaisse pour s'exhaler par les pores » [58]. Il est recommandé de ne pas baigner les enfants dans l'eau froide, ce qui arrêterait leur croissance. S'en abstenir également quand le corps est échauffé par un violent exercice. Ce dernier précepte semble d'ailleurs assez raisonnable. En tout cas, le plus sûr pour les malades est d'éviter le bain « quand le corps est bien purgé, que le mal est à son déclin et que l'on est hors de crainte de nouvelle fluxion ». Salerne concède pourtant, à cette redoutable pratique, une certaine utilité dans quelques cas spéciaux : « dans la bile dominante, le bain d'eau douce apaise la soif et rassasie les parties d'humidité ». Au printemps, « le bain d'eau douce qui doit être médiocrement tiède débouche les soupiraux du cuir, donne issue aux excréments de la tierce coction et humecte les parties ». La saignée ne devait être pratiquée que sur un patient au bain :

« Hors le bain, en bas âge ou allant au déclin,
N'entreprends follement des veines l'ouverture. »

Chez les gens délicats qu'une grande « évacuation » affaiblit, le bain suffit sans la saignée, car « le propre du bain est d'évacuer le corps ; il fait exhaler ce qui est fuligineux et attire au cuir la matière peccante ».

Impressionnant fatras de mots ronflants ! Quelle qu'ait pu être l'autorité de l'Ecole de Salerne dont certains postulats étaient encore en crédit au XVIII^e

siècle, il ne semble pas que ces ordonnances hippocratiques relatives au bain aient toujours été rigoureusement respectées par les médecins du Moyen Age, qui en faisaient un usage beaucoup plus large.

Au ix^e siècle, on soignait les brûlures et les hémorroïdes par des bains aux plantes émollientes et aux herbes aromatiques et les chirurgiens les employaient pour le traitement des plaies importantes. Les vertus réconfortantes d'un bon bain n'étaient pas méconnues. Que dit la mère des quatre fils Aymon quand, après leurs exploits, ils revinrent à la maison, épuisés, mourant de faim et de fatigue ? : « Je m'en vais, avant tout vous faire baigner ». On se baignait après un exercice ou un combat, au retour d'un voyage, au sortir de prison, en toute circonstance où le bain visait au rétablissement des forces [13]. On peut lire dans le conte « La bourgeoise d'Orléans », qu'une épouse attentionnée « de bonnes herbes fist baing » pour son mari battu.

On n'ignorait pas non plus les vertus sédatives d'un bain tiède. Il est dit que Saint-Augustin, après la mort de sa mère, prit un bain pour apaiser sa douleur et calmer ses regrets. On plongeait dans l'eau les agités, les convulsés, les « souffrants mystérieux », ceux qui étaient frappés du « haut-mal ». Les médecins recommandaient à Louis XI l'usage fréquent du bain chaud et, comme on n'ignore pas que ce roi était atteint de « mal caduc », ces prescriptions témoignent des bons effets qu'on en attendait dans ce genre d'affection [12].

Nous avons déjà vu que le bain passait pour préserver de la lèpre. Toutes les maladreries étaient pourvues de piscines et beaucoup d'entre elles construites à proximité des villes d'eaux. Près de Dax, les eaux de Tercis furent utilisées, au retour des Croisades, pour soigner les cagots. Voici comment Bernard de Gordon, au ^{xiv}^e siècle, formulait la thérapeutique de la lèpre : « Saignée, purge, vésicatoire et... bains quotidiens de plantes émollientes comme fumeterre, mélilot, camomille, suivis d'oignements par tout le corps » [13].

Le bain était encore prescrit dans certains états physiologiques, par exemple, pendant la grossesse et après l'accouchement. La pratique de ces « bains de gésine » n'allait pas toujours sans quelque péril pour la morale [13]. L'accouchée, entourée d'une nombreuse assistance, se plongeait dans une cuve placée près du foyer. Certaines femmes demandaient à partager ce bain dans l'espoir de voir cesser leur stérilité [13]. « Dieu sait, se lamente un sermonnaire, quels attouchements, quelles paroles deshonnêtes ». Bien mieux, à la foule des voisins, se mêlaient des voisins, voire des moines :

« On va au nopces, or au corps,
« Or aux estuves et puis dehors ;
« On s'en va à la relevée
« D'une gisant nouvel levée. » (1)

(1) Eustache DESCHAMPS : *Miroir du mariage*.

A l'usage des moines égarés en ces lieux, voici quelques recommandations de décence :

- « Se allés ches accouchées
- « Ne vous approchés près des baings.
-
- « Et si, par force ou par contrainte,
- « Pour baigner vous font despouiller,
- « La corde contre la chair ceinte
- « Ayes toujours sans deslier.
- « Ne m'alles point lors l'eau brouiller
- « Fleurer les bouquets des poupines,
- « Saillir, taster, ne chastouiller,
- « Ne baiser entre les courtines. » (1)

Mais, ce n'était pas pour la « gisant » seule qu'on apportait dans la chambre la « grant chadière à chauffer les baings ». Si certaines matrones se contentaient de frotter le nouveau-né avec une couenne de laid ou de le mettre dans une peau de mouton écorché vif, les médecins recommandaient de baigner l'enfant dans de l'eau tiède coupée de vin, parfumée de rose et de laurier. Cette opération devait se répéter quotidiennement pendant les premières semaines [13].

Ne s'en tenant pas à l'eau, certains médocastres prescrivaient à leurs malades des bains de lait, de vin, d'huile. Il est dit même que le médecin de Henri II plongeait ses patients dans des bains de

(1) H. DE MONTAIGLON : *L'Amant rendu Cordelier*.

sang humain !... [13] Il est vrai qu'on pratiquait la saignée sur une si grande échelle !

Les médecins envoyaient aux étuves les rhumatisants [46], ceux qui souffraient de « douleurs ». Nous avons déjà vu qu'on y allait dans l'espoir de se préserver de la lèpre, ce qui fut une grande cause du développement des étuves publiques à partir du XIII^e siècle. Rappelons ici qu'à l'étuve on pouvait recevoir quelques soins médicaux : on s'y faisait ventouser, panser, masser. C'est dans un de ces établissements que, lors du siège d'Orléans, en 1428, on conduisit, pour l'appareiller, Raoul de Gaucourt, gouverneur de la ville, qui s'était « desnoué » le bras en chevauchant à travers les rues [13].

La vogue dont jouirent les villes d'eaux au Moyen Age et l'abondant usage qu'on fit des sources thermales montre bien qu'on leur attribuait des vertus médicinales, qu'on savait en apprécier les bons effets et cela depuis longtemps. A chaque maladie sa source comme à chaque misère son saint [35].

Théodoric, déjà, au V^e siècle, parle en ces termes de la source Aponon : « Les malades atteints de diarrhée se trouvent ranimés par le bon effet de cette vapeur ; leurs entrailles fatiguées se réconfortent et leurs humeurs, dangereusement liquéfiées, se resserrent grâce à une astringence qui leur rend la vie » [49] Ce mystérieux exposé du processus de guérison n'en témoigne pas moins que les dysentériques allaient chercher à la source Aponon un apaisement à leurs souffrances.

Aix-en-Provence est réputé au Moyen Age pour le traitement du goître et des écrouelles. Rappelons, à ce propos, que les porteurs d'écrouelles baignaient pendant neuf jours les parties malades dans l'eau où les « toucheurs » s'étaient lavé les mains [44].

Les médecins considéraient les eaux sulfureuses des Pyrénées comme très efficaces dans les maladies de foie et de poumon.

Nous avons vu que le bain de Louèche « lasche le ventre et nettoye la matrice ».

A Bade, on envoyait les femmes stériles et à Plombières ceux qui souffraient du foie et de l'estomac.

Quant aux eaux de Baïes, elles faisaient miracle. rendant la vigueur aux constitutions délabrées, etc...

Il ne semble pas qu'il y ait eu, au Moyen Age, de médecin attaché à chaque ville d'eaux ; il faut attendre le règne de Henri IV pour voir s'organiser en France, d'une façon officielle, la vie des stations minérales du royaume [64]. Toutefois, des prescriptions étaient édictées par la Faculté pour qu'il soit tiré de là cure parti avantageux.

Comme de nos jours, la saison de mai à septembre était jugée la plus propice. Si au Moyen Age on faisait d'assez longs séjours aux eaux, la durée de la cure était cependant de trois semaines en général. On a souvent cherché les raisons qui avaient milité en faveur de la préférence accordée à cette période de trois semaines qu'Oribase et Hippocrate indiquaient déjà comme la plus favorable. La limitation de la cure à ce nombre fatidique de vingt et un jours

encore accepté aujourd'hui dans toutes les stations de France et de l'étranger, est attribuée avec vraisemblance à sa correspondance avec la période intercataméniale permettant aux femmes de suivre leur traitement sans interruption [74].

Dans un opusculé écrit au ^{xiv}^e siècle et imprimé en 1490 à la suite de la Chirurgie de Guy de Chauliac [10], des conseils sont donnés aux baigneurs. Il s'agit plus spécialement dans cet ouvrage du traitement par les eaux de Porecta, mais cette station n'était la seule où l'on guidait les malades dans leur cure. Il était recommandé d'attendre un jour avant de commencer le traitement, le temps « de s'habituer à l'air du pays et de se reposer des fatigues du voyage ». Et ensuite, on devait suivre scrupuleusement les minutieuses prescriptions de la Faculté. Les bains devaient être pris tous les jours ; quant à l'ingestion d'eau, on ne devait y recourir qu'un jour sur deux. Il fallait rester au bain au moins une heure, « jusqu'à ce que le bout des doigts se crispe ». Le bain était suivi d'une friction de tout le corps. Pour éviter de se laisser aller au sommeil, « ce qui serait pernicieux », on devait faire, après le bain, une promenade à pied ou à cheval.

L'observance d'une diète rigoureuse était une des garanties du succès de la cure balnéothérapique. Le poulet et les œufs sont recommandés ; cependant, au bout de la seconde semaine, on peut substituer à la volaille du bœuf bouilli, à la condition qu'il ne soit ni « desséché ni racorni ». Ne manger aucune espèce de fruit, ni légumes verts, ni figues sauvages.

L'eau de la source devait être bue lentement, faute de quoi « ne restant pas assez longtemps dans le corps, elle n'aurait pas le temps de mûrir les humeurs pour les chasser ensuite ». Après l'absorption de quelques verres, on devait se livrer à un exercice modéré « jusqu'à ce que l'eau sorte claire et limpide comme celle que l'on puise à la source même, fait que l'on peut vérifier dans une vase de verre ».

Les jours où l'on ne buvait pas, on prenait un bain supplémentaire.

Il était recommandé aux malades débilités chez qui des bains fréquents et prolongés amenaient une certaine dépression de ne pas suivre la cure trop longtemps. Et les médecins promettaient à ceux qui suivaient strictement leurs ordonnances, « une vie longue et exempte d'infirmités » [10]. Ils s'élevaient contre la trop joyeuse vie qu'on menait en certaines stations, car nous avons vu que ce n'était pas toujours « assis en rond, en l'obscurité comme des âmes qui sont au feu du Purgatoire » que les baigneurs entendaient prendre les eaux [10].

Les médecins essayaient bien d'interdire certains plaisirs contrevenant au bon effet des bains : « L'amour vous est un ennemi mortel », proclamaient, aux x^e et xi^e siècles, les médecins arabes Ruzi, Avenhos et Avicenne.

Longtemps après, sans plus de succès d'ailleurs, la Faculté, prêchant encore la continence aux baigneurs, usait de ce pittoresque langage : « Il faut vivre ici avec de la réformation, licé à part avec sa moytié et

en remettre les chastouillements à d'autres saisons plus opportunes et moins dommageables. » [59]

Ainsi donc, nous voyons que les médecins du Moyen Age, loin d'avoir fait fi de la balnéothérapie, ont apprécié la valeur curative de ce traitement au point d'en vouloir réglementer les moindres détails.

Rendons-leur cette justice d'avoir considéré la balnéation, non comme une simple récréation, mais comme une pratique salubre dans nombre de cas physiologiques ou pathologiques.

CONCLUSION

« Nul bain en mille ans » ! Le procès d'une telle proposition n'est plus à faire, non plus que celui des négateurs de toute manifestation hygiénique au Moyen Age.

Le Moyen Age a pratiqué la balnéation sous toutes ses formes : rituelle, hygiénique, récréative, sportive, thérapeutique. On se baignait chez soi d'une façon courante et la cuve à baigner n'était pas apanage de riche. On allait aux étuves publiques par hygiène et par plaisir ; le pauvre y avait ses entrées. Les fleuves et cours d'eau voyaient, aux beaux jours, affluer les baigneurs. Les stations thermo-minérales, ces villes nées « du grand espoir des hommes s'efforçant vers la guérison » [53] connurent, à certaines périodes du Moyen Age, une remarquable prospérité.

Comment d'ailleurs le mystique Moyen Age n'aurait-il pas répondu à l'appel des sources, alors que l'homme de tous les âges a si profondément senti

l'attirance mystérieuse de l'eau : « Nos plus anciens rêves et les plus importants ne sont-ils pas des rêves d'eau qui datent du temps où nous étions recroquevillés dans le sein de notre mère. » (1) [53]

Vu :
LE DOYEN,
TIFFENEAU.

Vu :
LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
TANON.

Vu et permis d'imprimer :
LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
ROUSSY.

(1) *Freud* d'après Paul MORAND.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] ANDRA (P.). — Légende de Saint Savin et de Saint Cyprien. (*Æsculape*, N° 6, 1934.)
- [2] ALIBERT. — Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées en médecine.
- [3] ARNOLD. — Les eaux thermo-minérales de Bains-les-Bains. (*Thèse*.)
- [4] ARNOUX. — Etude historique sur les bains de Digne, 1886.
- [5] — Amusements des eaux d'Aix-la-Chapelle.
- [6] — Annales de médecine thermique.
- [7] BERGERON. — La balnéation à travers les âges. (*Thèse*, Paris, 1935.)
- [7 bis] BOILEAU (E.). — Le livre des Mestiers.
- [8] BONNAFI. — Le meuble en France au xv^e siècle.
- [9] BONNARD et PERCEPIED. — La Gaule thermique.
- [10] BONNEJOY (D^r). — Comment autrefois on faisait usage des eaux minérales. (Extrait des *Annales d'Hydrologie Médicale*, Paris, 1873, t. XVIII.)
- [11] BORDEU. — L'usage des eaux de Barège.
- [12] BRACHET (A.). — Pathologie mentale des rois de France.
- [13] CABANÈS (D^r). — Mœurs intimes du passé.
- [14] CHENESSEAU. — Un peu d'histoire thermique. (*Gazette des Eaux*, Paris, 1901.)
- [15] CHAMBON. — Bourbon au Moyen Age.

- [16] CHARTIER (J.). — Chronique de Charles VII.
- [17] — Chronique scandaleuse du Roi Louis XI.
- [18] — Crieries de Paris. (Livre du XIII^e siècle.)
- [19] CROS. — Le monument thermal du Vernet.
- [20] DALTON (D^r M.). — Cauterets dans le passé.
- [21] DÉGUIRAL (D^r). — L'évolution de la thérapeutique
deseaux à travers les âges. (*Thèse*, Toulouse,
1930.)
- [22] DELAMARRE. — Traité de la Police. Paris, 1729.
- [23] DELAUNAY. — Hygiène publique à travers les
âges.
- [24] DE MAULDE DE LA CLAVIÈRE. — Les femmes de la
Renaissance.
- [25] DE SALLES. — Coup d'œil sur les révolutions de
l'hygiène.
- [26] DUHOURCAU (D^r). — Les cagots aux bains de Cau-
terets.
- [27] ENGERAND (F.). — Les amusements des villes
d'eaux à travers les âges.
- [28] ENGELMAN. — Pratique des accouchements chez
les peuples primitifs (traduit par Rodet).
- [29] ENLART. — Manuel d'Archéologie française (t. II).
- [30] FRANÇUS (D^r). — Voyages aux pays volcaniques du
Vivarais.
- [31] FREYTAG (Vol. II).
- [31 bis] FRANKLIN (A.). — La vie privée d'autrefois.
(Plon, éd., Paris.)
- [32] GARNIER. — Les étuves dijonnaises.
- [33] GAUTIER (L.). — La Chevalerie. Paris, 1884.
- [34] GAY. — Glossaire archéologique.
- [35] GESNER (C.). — in De Balneis, 1553.
- [36] GIRARD. — Recherches sur les établissements de
bais publiés à Paris depuis le VI^e siècle.
(*Ann d'Hyg. pub. et de Méd. lég.*, 1852, VII.)

- [37] GUÉTARD. — Minéralogie du Dauphiné, 1779.
- [38] HAUMONTÉ. — Plombières ancien et moderne.
- [39] HEYNE. — Körperpflege.
- [40] JULLIAN (C.). — Notes sur l'Aquitaine.
- [41] KLEBS (A. C.). — Balneology in the middle-ages.
(*Fr. Am. Clin. Phila.*, 1916, XXXII.)
- [42] LANGLOIS. — La société française au XIII^e siècle.
- [43] LEBER. — Les cérémonies du sacre.
- [44] LE CERF (Abbé). — Le toucher des écrouelles.
- [45] LERSH. — Geschichte des bade Aachen.
- [46] — Le livre commode des adresses de Paris,
1692.
- [47] LÖWENHAUER. — Bader und Badküren in Deutschen Muttlealter. (*Æster. Badezeit*, 1876.)
- [48] MALLAT (A.). — Histoire des eaux minérales de Vichy.
- [49] MAC AULIFFE. — La thérapeutique physique d'autrefois.
- [50] MOLINERY. — *Paris Médical*, 14 mai 1921.
— Au temps de la Gaule thermale. (*Art médical*, N° 165, 31 juillet 1933.)
— Luchon dans l'histoire de l'hydrologie.
- [51] MOESHEN. — Histoire des sciences dans les marches du Brandebourg.
- [51 bis] MOREAU. — Méris, capitale des Gaules.
- [52] MEYER (L.). — Le roman de Flamenca.
- [53] MORAND (Paul). — Le réveille-matin.
- [54] NEVEU. — Les piscines dans les stations hydro-minérales. (*Ann. d'Hyg. publ.*, 1932, p. 324.)
- [55] NÉGRIER (P.). — Les bains à travers les âges.
- [56] PÉROUSE (G.). — La vie d'autrefois à Aix-les-Bains.
- [57] REUTLER. — Comment se soignaient nos ancêtres.
- [58] — Régime de l'Ecole de Salerne.
- [58 bis] — *Revue britannique*, mars 1871.

- [59] RICHARD. — Les bains de Digne en Provence (1619).
- [60] RIOLAN. — Recherches sur les escholes de médecine. Paris, 1651.
- [61] ROBERT. — Essai histor. sur les eaux thermales d'Aix.
- [62] — Histoire médicale et clinique des eaux minérales de Gréoulx.
- [63] RODER (P.). — Culte des stations thermales à l'époque gallo-romaine.
- [64] RONDELET (D^r). — La vie aux eaux. (*Méd. inter. ill.* Une série d'articles, 1927.)
- [65] ROUSSELET. — Précis sur les bains de santé.
- [66] RUFFI. — Essais sur l'hist. de la Provence.
- [68] SAUTEL (M.). — Régimes et fantaisies gastrôn. dans les stations thermales à travers les âges. (*Thèse*, Paris, 1936.)
- [69] SAUVAL. — Hist. et antiquités de la Ville de Paris.
- [70] SPRENGEL. — Hist. de la méd. (traduc. Jourdan).
- [72] TARTIVEL et BEAUGRAND. — Balnéothérapie historique.
- [73] THISSEN (D^r). — Hist. des thermes d'Aix-la-Chapelle.
- [74] — Vichy. (*Index médical*, 1930.)
- [75] WEYL. — Histoire de l'hygiène sociale.
- [76] WICKERSHEIMER. — Le bain d'après un traité d'hyg. du xv^e siècle, 8°, Paris, 1913.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION	11
I. La balnéation à l'origine.....	15
II. Les invasions barbares	18
III. L'Eglise et les bains.....	22
IV. La balnéation et les épidémies.....	33
V. Les bains privés	37
VI. Etuves et bains publics.....	48
VII. Les villes d'eaux.....	58
VIII. La médecine et les bains.....	71
CONCLUSION	81
BIBLIOGRAPHIE	83



IMPRIMERIE SPECIALE
DE LA LIBRAIRIE
LOUIS ARNETTE



